

m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

31



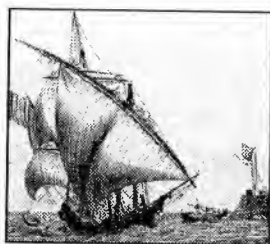
La mémoire, toujours aussi plurielle, nous entraîne aujourd'hui dans un univers, un élément plutôt, étrange et essentiel. La Méditerranée est notre berceau et c'est Fernand Braudel qui a su nous en révéler l'importance. Nous aimons aussi que l'on nous parle de

lui, de cet homme singulier que l'Afrique du Nord a su séduire au point de le faire évoluer dans notre *Mare Nostrum* avec tant de compétence.

Séduits par tout ce que les écrivains ont pu dire sur la Méditerranée, nous ouvrons une nouvelle rubrique *Le passé composé*, sorte de patchwork marin... Insolite est notre écrivain public. Qui, en effet, sait que le père de Maigret, raconteur de brumes et de crimes, avait intimement fréquenté la Méditerranée? Notre *Jardin des Arts* est illustré par Albert Marquet, nos *Chemins de Mémoire* font revivre les vieux noms de la navigation corsaire et notre *Brève* se permet un pied-de-nez à un poème de Victor Hugo en hommage au poète, fêté partout cette année. Et donc, bonne lecture à tous!

La parole

nous appartient



Espace historique 3
Méditerranée, la magie
Fernand Braudel

Homme singulier 12
Braudel et la Méditerranée
Pierre Daix



Le passé composé 19
Hermès et Calypso – Homère. Tanger – Paul Bowles.
Tétouan – Jean-Paul Miège. La mer adorable – Louis Bertrand.
La patrie de sel — René-Jean Clot. La mer à Oran – Albert Camus.
La pêche aux éponges – Myriam Harry

Écrivain public 24
La Méditerranée en Goélette
Georges Simenon



Jardin des Arts 31
Albert Marquet
Journal de bord en Méditerranée
Janine Sicaud

Point livres 36
Repères bibliographiques
Jeanine de la Hogue

Les Chemins de mémoire 40
Les Équipages des Galères, instructions nautiques

Brève 48
Mare Nostrum, Pastiche librement
inspiré de Victor Hugo
Jean Monneret

Édité par Mémoire d'Afrique du Nord

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax: 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard,
Marie-Claire Micoulean-Sicaud, Yves Richardot.

Trésoriers: Raymond Albert et Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord :

actif: à partir de 40 F (6 €), *bienfaiteur*: à partir de 100 francs (15 €), *donateur*: 250 francs (37 €)

Abonnement à *Mémoire Plurielle*: *adhérent*: 80 F (13 €) *non adhérent*: 100 F (15 €).

Le numéro: 30 F (5 €).

Réalisation: Coriat

Impression: Promoprint

Commission paritaire: n° 0106G.78 541 ISSN: 1 284-43 221

Méditerranée, la magie

Fernand Braudel

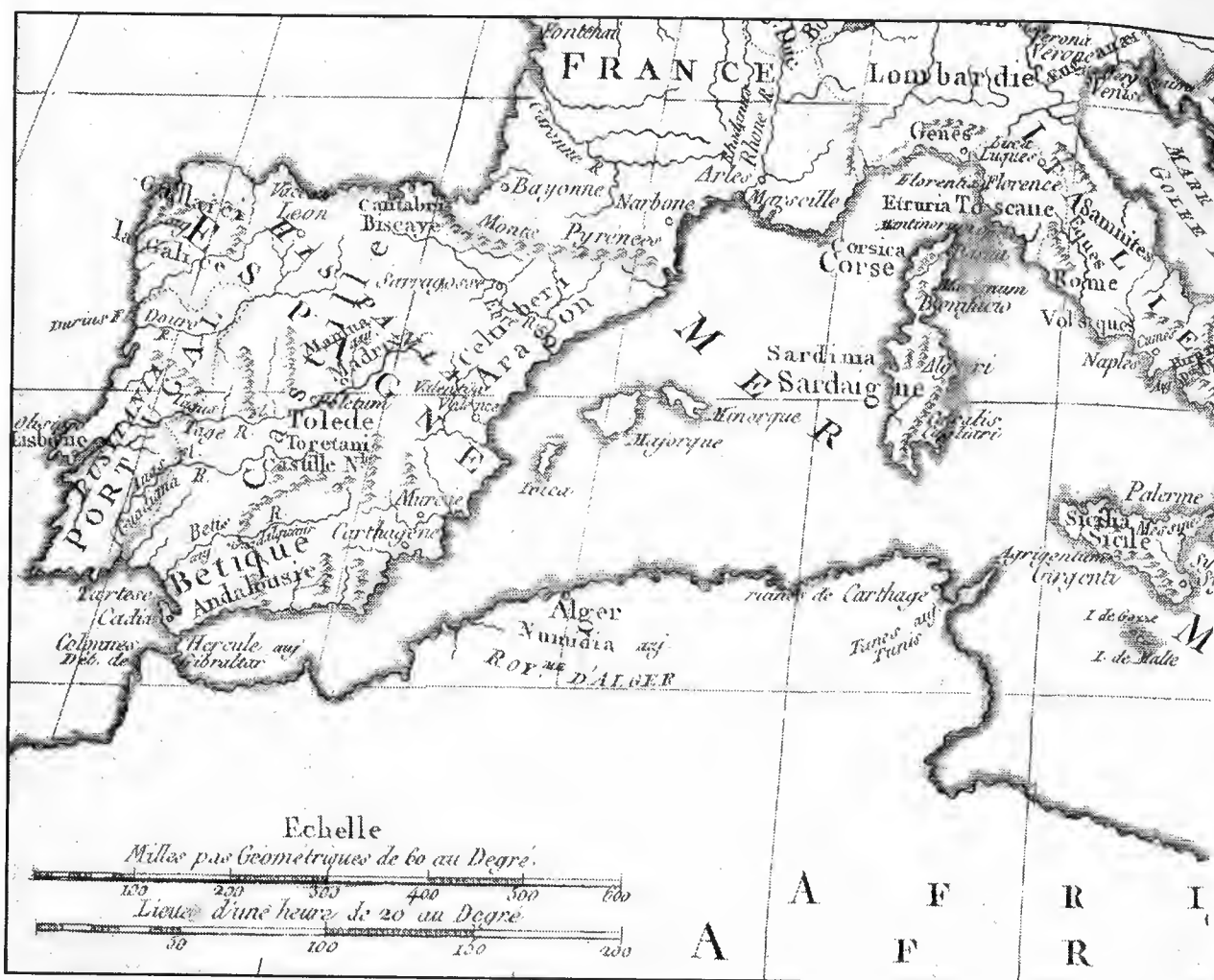
Quand on prononce le mot Méditerranée, c'est à coup sûr Fernand Braudel qu'on évoque. Et s'il n'a pas inventé cette mer, il nous l'a révélée. C'est avec un grand bonheur que nous la lisons ici.

Qu'est-ce que la Méditerranée? Mille choses à la fois. Non pas un paysage, mais d'innombrables paysages. Non pas une mer, mais une succession de mers. Non pas une civilisation, mais des civilisations entassées les unes sur les autres.

Les bateaux naviguent; les vagues répètent leur chanson; les vigneronnes descendent des collines des Cinque Terre, sur la Riviera génoise; les olives sont gaulées en Provence et en Grèce; les pêcheurs tirent leurs filets sur la lagune immobile de Venise ou dans les canaux de Djerba; des charpentiers construisent des barques, pareilles aujourd'hui à celles d'hier... Et cette fois encore, à les regarder, nous sommes hors du temps.

Tout cela parce que la Méditerranée est un très vieux carrefour. Depuis des millénaires tout a conflué vers elle, brouillant, enrichissant son histoire: hommes, bêtes de charge, voitures, marchandises, navires, idées, religions, arts de vivre. Et même les plantes. Vous les croyez méditerranéennes. Or, à l'exception de l'olivier, de la vigne et du blé — des autochtones très tôt en place — elles sont presque toutes nées loin de la mer. Si Hérodote, le père de l'histoire, qui a vécu au Ve siècle avant notre ère, revenait mêlé aux touristes d'aujourd'hui, il irait de surprise en surprise. Je l'imagine, écrit Lucien Febvre, « refaisant aujourd'hui son périple de la Méditerranée orientale. Que d'étonnements! Ces fruits d'or, dans ces arbustes vert sombre, orangers, citronniers, mandariniers, mais il n'a pas le souvenir d'en avoir vu de son vivant. Parbleu! Ce sont





des Extrême-Orientaux, véhiculés par les Arabes. Ces plantes bizarres aux silhouettes insolites, piquants, hampes fleuries, noms étrangers, cactus, agaves, aloès, figuiers de Barbarie — mais il n'en vit jamais de son vivant. Parbleu! Ce sont des Américains. Ces grands arbres au feuillage pâle qui, cependant, portent un nom grec, eucalyptus: oncques n'en a contemplé de pareils. Parbleu! Ce sont des Australiens. Et les cyprès, jamais non plus, ce sont des Persans. Tout ceci pour le décor. Mais, quant au moindre repas, que de surprises encore — qu'il s'agisse de la tomate cette

Péruvienne; de l'aubergine, cette Indienne; du piment, ce Guyanais; du maïs, ce Mexicain; du riz, ce bienfait des Arabes, pour ne pas parler du haricot, de la pomme de terre, du pêcher, montagnard chinois devenu iranien, ni du tabac. » Pourtant, tout cela est devenu le paysage même de la Méditerranée: « Une Riviera sans oranger, une Toscane sans cyprès, des éventaires sans piments... quoi de plus inconcevable, aujourd'hui, pour nous? » (Lucien Febvre, Annales, XII, 29).

Et si l'on dressait le catalogue des hommes de Méditerranée, ceux nés sur ses



rives ou descendant de ceux qui, au temps lointain, ont navigué sur ses eaux ou cultivé ses terres et ses champs en terrasses, puis tous les nouveaux venus qui tour à tour l'envahirent, n'aurait-on pas la même impression qu'en dressant la liste de ses plantes et de ses fruits ?

Sur une carte du monde, la Méditerranée est une simple coupure de l'écorce terrestre, un fuseau étroit, allongé, de Gibraltar jusqu'à l'isthme de Suez et à la mer Rouge. Cassures, failles, effondrements, plissements tertiaires ont créé des fosses liquides très profondes et,

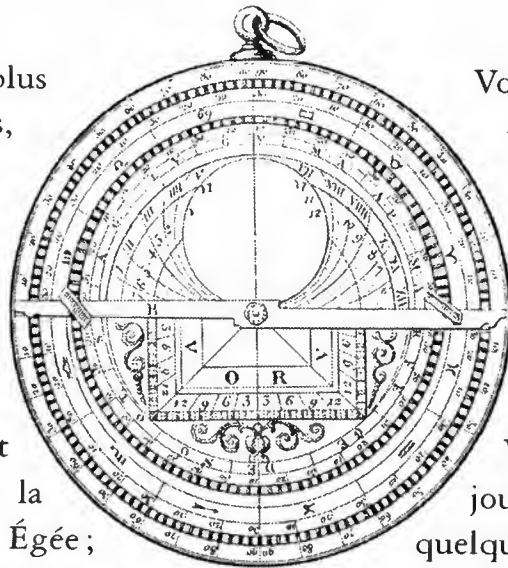
face à leurs abîmes, par contrecoup, d'interminables guirlandes de montagnes jeunes, très hautes, aux formes vives. Une fosse de 4600 mètres se creuse près du cap Matapan, de quoi noyer à l'aise la plus haute cime de Grèce, les 2985 mètres du mont Olympe.

Ces montagnes pénètrent la mer, l'étranglent parfois jusqu'à la réduire à un simple couloir d'eau salée : ainsi à Gibraltar, ainsi dans les bouches de Bonifacio, ainsi dans le détroit de Messine avec les gouffres tournoyants de Charybde et Scylla, ainsi au long des Dardanelles et

du Bosphore. Ce n'est plus la mer, mais des rivières, voire de simples portes marines.

Ces portes, ces détroits et ces montagnes donnent son articulation à l'espace liquide. Elles y découpent des patries autonomes: la mer Noire; la mer Égée; l'Adriatique, qui a été longtemps la propriété des Vénitiens; la beaucoup plus vaste Tyrrhénienne. Et à ce découpage de la mer en une série de bassins correspond, comme son image inversée, le découpage des terres en continents particuliers: la péninsule des Balkans, l'Asie Mineure, l'Italie, l'ensemble ibérique, l'Afrique du Nord.

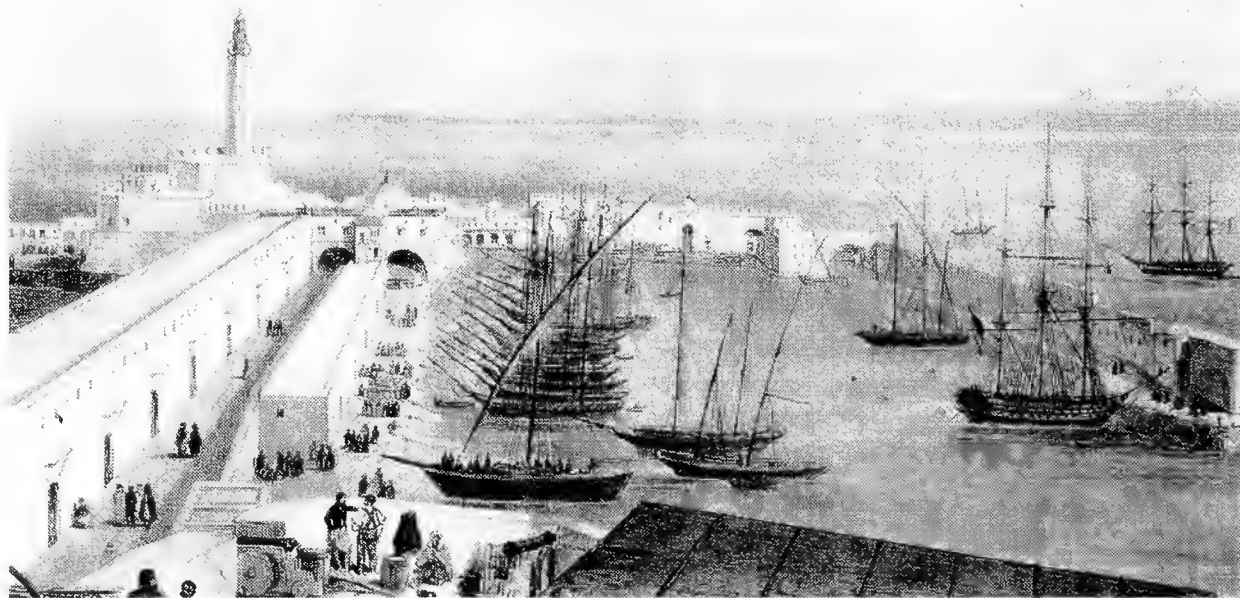
En Méditerranée, le moteur des cassures, des plissements et de la juxtaposition des profondeurs marines et des cimes montagneuses, c'est une géologie bouillonnante, dont le temps n'a pas encore effacé l'œuvre et qui continue à sévir sous nos yeux. Elle explique que la mer soit semée d'îles et de péninsules, débris ou morceaux de continents engloutis les uns, émiettés les autres; elle explique que les reliefs déchiquetés n'aient pas encore été trop touchés par l'érosion; elle explique les tremblements de terre et le feu des volcans qui grognent souvent, s'endorment, se réveillent aussi de façon dramatique.



Voici, sentinelle au milieu de la mer, le Stromboli et ses fumées, au nord des îles Lipari. Chaque nuit, il éclaire de ses projectiles incandescents le ciel et la mer avoisinante. Voici le Vésuve, menaçant toujours bien que, depuis quelques années, il ait cessé

d'élever son panache de fumée en arrière de Naples. Mais, après plusieurs siècles de semblable silence, il a bel et bien assassiné Herculanium et Pompéi, en 79 après J.-C. Et voici le roi des usines à feu, l'Etna (3313 m), toujours actif au-dessus de la merveilleuse plaine de Catane. L'Etna, lieu de légendes: les Cyclopes, fabricants des foudres célestes, y maniaient, dans les forges de Vulcain, leurs énormes soufflets en cuir de taureau; le philosophe Empédocle se serait précipité dans son cratère, lequel ne rejeta, dit-on, que l'une de ses sandales. « Que de fois, s'écrie Virgile, nous avons vu l'Etna bouillonnant déborder, rouler des globes de feu et des roches en fusion. » L'histoire connaît une centaine d'éruptions de l'Etna depuis celle que signalent Pindare et Eschyle, en 475 avant notre ère.

Dans l'Égée, l'île de Santorin (l'ancienne Théra) est un cratère volcanique dont il reste seulement la moitié et que la mer a envahi lorsqu'une formidable explosion l'a coupé en deux, vers 1450 avant J.-C. D'après les experts, l'explo-



Alexandre Genêt, *Port et Môle d'Alger.*

sion aurait été quatre fois plus forte que celle qui fit éclater l'île de Krakatau, en 1883, dans le détroit de la Sonde, provoquant de fantastiques raz de marée, projetant un navire et des locomotives par-dessus des maisons de plusieurs étages et transportant, sur des centaines de kilomètres, des nuées de cendres opaques et brûlantes. Alors, est-il absurde que des historiens croient pouvoir inscrire au nombre des méfaits de l'explosion de Santorin, la disparition brutale de la civilisation si brillante de la Crète, brusquement frappée à mort et vers la même époque? Cette éruption de Théra a en effet enseveli la Crète sous des cendres brûlantes, que les fouilles retrouvent et qui ont longtemps interdit les cultures.

Ses nuages pestilentiels ont-ils atteint la Syrie et l'Égypte? L'« *Exode* » parle d'une nuit terrifiante de trois jours dont les Juifs, alors prisonniers du Pharaon, profitèrent pour s'enfuir. Faut-il rattacher cet événement au volcan de Théra?

En tout cas, de même que le volcan de l'ancienne île de Krakatau est toujours actif, bien qu'immergé, le cratère de Santorin a continué son activité. Depuis le 1^{er} siècle avant J.-C. jusqu'à nos jours (1928), des éruptions successives ont fait surgir une série d'îles et d'îlots volcaniques dans l'eau de l'ancien cratère et la mer bouillonne aujourd'hui encore au large de Santorin, l'île aux étranges couleurs. Le feu est donc toujours allumé sous la marmite du diable.

ON SAIT, grâce au compte-rendu impérial que fit Febvre de La Méditerranée dans la Revue historique, en 1950, que Braudel avait pris contact avec lui à une date malheureusement non précisée :

J'ai toujours dans mes papiers, je crois bien, la lettre que m'adressait d'Alger, il y a des années, un jeune professeur d'histoire qui semblait alors voué à une rapide et brillante carrière d'historien nord-africain. Il m'annonçait son intention de présenter en Sorbonne prochainement une thèse sur un sujet classique : La politique méditerranéenne de Philippe II. Il savait que j'avais rencontré devant moi, quand j'amassais les matériaux de ma propre thèse — Philippe II et la Franche-Comté — l'énigmatique figure du Roi Prudent, tissant ses toiles « bourguignonnes » ; il savait que maints artisans de la politique méditerranéenne de l'Espagne avaient été de ces Comtois dont j'avais tenté d'analyser, en 1911, les passions personnelles et les apparences sociales ; il savait que j'avais bien des fois déchiffré, à Besançon et ailleurs, en marge de dépêches écrites au bois de Ségovie ou dans la solitude de l'Escorial, les annotations brèves du maître des Espagnes. Et donc il me pensait capable de m'intéresser fortement à son entreprise.

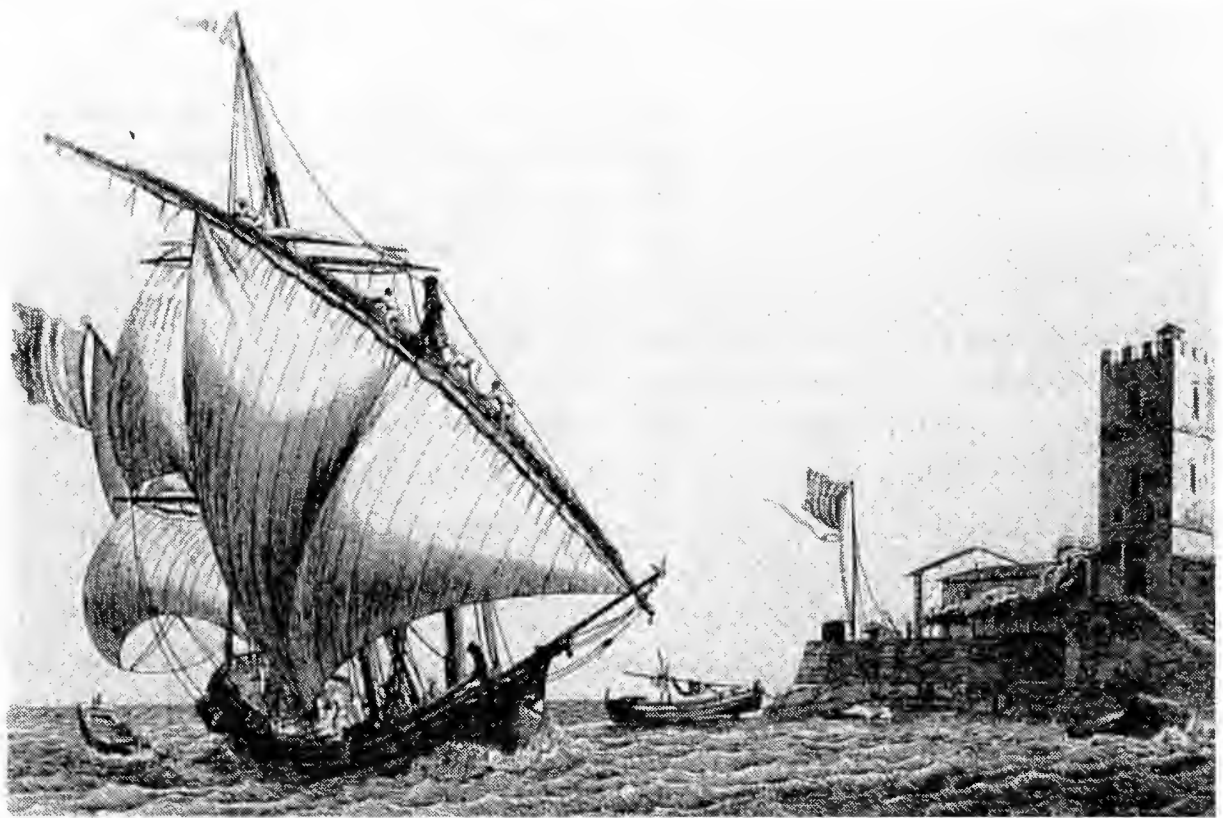
C'est là ce qui explique que dès 1927, Braudel, au reçu du conseil de Lucien Febvre dont il modifie quelque peu la teneur en 1972, ne pouvait pas réagir comme si Febvre lui révélait son avenir.

Febvre m'avait écrit (je cite de mémoire) : « Plus que Philippe II, il serait intéressant de connaître la Méditerranée des Barbaresques ».

A ce moment-là, souligne-t-il dans le même texte, ma montre est à l'heure de tout le monde et, comme il convient, de mes maîtres les plus traditionnels. Je m'efforce d'être aussi érudit, aussi honnête qu'ils le sont, aussi attaché que possible aux faits. Ses premiers articles comme sa communication au Congrès des sciences historiques en 1930 le prouvent encore. L'incitation de Febvre l'a d'abord poussé à une ouverture, plus qu'à un décentrement. Il dira en 1984 : Je ne me suis pas déterminé sur-le-champ. Je ne suis passé de l'Espagne à la Méditerranée que vers 1929.

OEUVRES DE FERNAND BRAUDEL

- 1949 La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II.
- 1951 Navires et marchandises à l'entrée du port de Livourne (1547-1611), en collaboration avec R. Romano
- 1963 Grammaire des civilisations
- 1963 Le monde actuel (en collaboration)
- 1967 Civilisation matérielle et capitaliste
- 1969 Ecrits sur l'histoire
- 1969-1979 Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècles, 3 vol.
- 1977-1978 La Méditerranée, 2 vol.
- 1977-1982 Histoire économique et sociale de la France, 8 vol; (en collaboration avec E. Labrousse)
- 1982 L'Europe
- 1984 Venise
- 1984 Le monde de Jacques Cartier
- 1985 La dynamique du capitalisme
- 1986 Identité de la France: Espace et Histoire (posthume)
- 1986 Une leçon d'Histoire (posthume)
- 1987 Identité de la France: les hommes et les choses (posthume).



Barque provençale

D'ailleurs, les hommes de Méditerranée, dès leur première histoire et jusqu'à nos jours, n'ont-ils pas constamment vécu sous la menace des éruptions volcaniques et des tremblements de terre? En Asie Mineure, dans la très ancienne ville de Çatal Hüyük, la peinture murale d'un sanctuaire daté de 6 200 avant J.-C. représente, à l'arrière-plan des maisons étagées de la ville, un volcan en éruption, sans doute le Hasan Dag. Et, dans cette même Asie Mineure, les fouilles retrouvent aujourd'hui les traces de monuments apparemment détruits par des tremblements de terre et même, dans la zone la plus sujette aux séismes, le premier effort que l'on connaisse, quelque mille ans avant J.-C., d'une architecture en maté-

riaux légers, conçue probablement pour résister à ces cataclysmes.

La géologie explique la surabondance des montagnes à travers l'espace solide de la Méditerranée. Des montagnes récentes, hautes, aux formes mouvementées, et qui, comme un squelette pierreux, trouvent la peau du pays méditerranéen: les Alpes, l'Apennin, les Balkans, le Taurus, le Liban, l'Atlas, les chaînes d'Espagne, les Pyrénées, quel cortège! Des pics abrupts, coiffés de neige des mois durant, dressés au-dessus de la mer et des plaines chaudes où fleurissent les roses et les orangers; des pentes raides tombant souvent directement dans l'eau. Ces paysages classiques se retrouvent d'un bout à l'autre de la Méditerranée, quasi interchangeables.



Pêcheurs à Alger

Qui pourrait se flatter de reconnaître au premier coup d'œil la côte de Dalmatie, la côte de Sardaigne, ou la côte de l'Espagne méridionale au voisinage de Gibraltar? Qui ne s'y tromperait? Et pourtant, elles sont à des centaines de kilomètres les unes des autres.

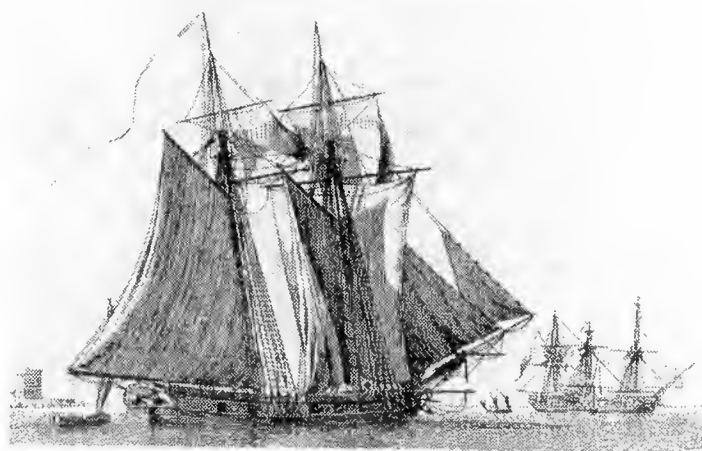
La montagne ne borde pas toute la Méditerranée. Sur la côte nord, il y a déjà quelques interruptions: la côte du Languedoc jusqu'au delta du Rhône, ou la côte basse de la Vénétie sur l'Adriatique. Mais l'exception majeure à la règle, c'est, au sud, le long littoral inhabituellement plat, quasi aveugle, qui se déroule sur des milliers de kilomètres, du Sahel tunisien jusqu'au delta du Nil et aux montagnes du Liban. Sur ces interminables et monotones rivages, le Sahara se trouve en contact direct avec la mer Intérieure. Vues de l'avion, deux énormes surfaces planes — le désert, la mer — s'opposent bord

contre bord: leurs couleurs s'affrontent, l'une qui va du bleu au violet et même au noir, l'autre du blanc à l'ocre et à l'orange.

Le désert, c'est un univers étrange qui fait déboucher sur les rives mêmes de la mer les profondeurs de l'Afrique et les turbulences de la vie nomade.

Ce sont des modes de vie qui n'ont rien à voir avec ceux des zones montagneuses. C'est une autre Méditerranée qui s'oppose à l'autre et, sans fin, réclame sa place. La nature a préparé d'avance cette dualité, voire cette hostilité congénitale. Mais l'histoire a mélangé les ingrédients différents comme le sel et l'eau se mêlent dans la mer.

Par conséquent, l'homme d'Occident, dans le concert de la Méditerranée, ne doit pas écouter exclusivement les voix qui lui sont familières; il y a toujours les autres voix, les étrangères, et le clavier exige les deux mains. Nature, histoire, âme changeant selon que l'on se situe au nord ou au sud de la mer, selon que l'on regarde seulement dans l'une ou dans l'autre de ces



Goélette au mouillage



directions. Vers l'Europe et ses péninsules se dresse l'écran des montagnes. Vers le sud, si vous exceptez les djebels d'Afrique du Nord aux arbres emmêlés, c'est le désert, une mer ou pétrifiée ou sablonneuse et, derrière le Sahara, l'immensité de l'Afrique noire et, dans ses prolongements, les déserts d'Asie. Et sur ces énormes surfaces, non plus des navires ou des convois de navires, mais des caravanes chamelières, avec des milliers de bêtes porteuses de vivres ou de richesses précieuses : les épices, le poivre, les drogues, la soie, l'ivoire, la poudre d'or...

Rêvons aussi de la conquête lente, siècle après siècle, de cet espace aride où l'homme a su retrouver l'eau enfouie des profondeurs, créer des oasis, planter les palmiers aux longues racines, reconnaître des pistes et des points d'eau joi-

gnant les zones d'herbe rare où peuvent vivre ses troupeaux. Lente, ponctuelle, magnifique conquête !

La Méditerranée court ainsi du premier olivier atteint quand on vient du nord aux premières palmeraies compactes qui surgissent avec le désert. Pour qui « descend » du nord, le premier olivier est au rendez-vous qui suit le « verrou » de Donzère, sur le Rhône. La première palmeraie compacte surgit (il n'y a pas d'autre mot) au sud de Batna et de Timgad, lorsque vous franchissez l'Atlas saharien par la porte d'or d'El Kantara. Mais des rendez-vous de ce genre et qui, chaque fois, vous éblouissent et vous prennent le cœur, sont ménagés tout autour de la mer Intérieure. Oliviers et palmiers y montent une garde d'honneur... ■

Braudel et la Méditerranée

Pierre Daix



Né à Lunéville, en 1902, pratiquement avec le siècle, ce Lorrain, après ses études secondaires, cherche assez vite à échapper à l'autorité de son père qui voudrait le pousser vers la médecine. L'enseignement le tente plus mais il n'y a pas de poste pour lui à Bar-le-Duc. Il a tout juste vingt et un ans. On lui propose alors un poste en Algérie, à Constantine au Lycée Laveran. En 1924, il est envoyé à Alger comme professeur de rhétorique supérieure au grand lycée Bugeaud. Il y restera jusqu'en 1932 avec une interruption en 1925 et 1926 pour aller faire son service militaire en Allemagne. Ecrivain, historien d'art moderne, Pierre Daix a entretenu avec Fernand Braudel une longue amitié. Il peut ainsi nous donner les clés de son évolution, de la rhétorique à l'histoire et à la géographie. Une vie si remplie dans laquelle la Méditerranée tient une très large place.

Comment devient-on Fernand Braudel, le patron de cette « nouvelle histoire » à laquelle il a su assurer une audience internationale sans précédent ? Le jeune Lorrain, agrégé dès 1923, n'avait même pas une vocation d'historien. Il lui fallut d'abord apprendre à regarder la France de loin — dix années en Algérie, trois au Brésil. Il y a gagné l'intuition de ce qu'on appellera, après 1955, le « tiers monde ».

La découverte des Annales de Lucien Febvre et Marc Bloch, des explorations

neuves dans les archives, le conduiront en vingt ans (dont cinq de captivité, après juin 1940) à une thèse révolutionnaire. Délaissant Philippe II et les chancelleries (son sujet initial), il va écrire l'histoire de la Méditerranée comme espace, avec ses dynamiques sociales et économiques. Elle devient, grâce à lui, un personnage historique inoubliable.

Après guerre, écarté par la Sorbonne, Braudel fait de la VI^e section de l'Ecole pratique des Hautes Etudes la plus grande ins-



Amphitrite, mosaïque.

*titution des sciences humaines, dans l'hostilité d'une université qui ne voit pas venir la catastrophe de 1968. Sa biographie conduit alors à l'histoire, jamais tentée jusqu'ici, du triomphe de la « nouvelle histoire », au cœur de la rénovation des sciences de l'homme. On y trouvera ses débats avec tous les grands historiens, mais aussi avec Claude Lévi-Strauss, Georges Dumézil ou Michel Foucault. Elle s'achève par le récit de l'élaboration des deux chefs-d'oeuvre: **Civilisation matérielle, économie et capitalisme**, et **L'Identité de la France**, qui s'ouvrent sur le XXI^e siècle.*

Pour la première fois, en ce mois d'octobre 1923, il va donc descendre dans le Midi, en recevoir déjà les horizons inconnus et, pour la première fois aussi, voir la mer. Il retrouve en 1981 son enthousiasme d'alors dans une lettre à Bringuier.

« C'était pour moi une telle surprise! Je

ne connaissais pas la mer, je vois la Méditerranée, avoue que c'est un présent des dieux! Imagine quelqu'un comme moi qui descend pour la première fois la vallée du Rhône, qui s'arrête à Marseille, qui s'embarque sur un bateau et s'aperçoit avec plaisir qu'il a le pied marin — c'est déjà ça — et voit brusquement arriver Alger à l'horizon. (...) Alger était la plus belle ville de France après Paris, et même une ville très différente, avec, je dirais, la beauté des rues, la beauté extraordinaire des femmes. (...) Il y avait la chaleur, il y avait le vin, des poissons, tout ce que tu veux. Pour moi, j'ai commencé à vivre... »

Gardons en tête cet éblouissement au sens fort. Avouons qu'il y avait de quoi parce qu'Alger, découverte de la mer, est en effet un spectacle inoubliable, surtout sous la lumière dorée de la fin de l'été, dans la tiédeur douce de l'air. Mais alors

notre jeune professeur n'a aucun élément de comparaison. Il est simplement « transporté ». Cependant, on peut comprendre le choc qu'il reçoit, débarquant dans Alger.

Et cet éblouissement n'est pas seulement celui d'un touriste. Le jeune professeur, qui va rejoindre son premier poste, ne saurait échapper à sa formation, et s'il a des yeux tout neufs, il observe aussi ces horizons, ce climat, inconnus, en géographe et en historien, et il n'est déjà plus exactement un novice en ces deux disciplines. Il dira d'emblée, dans sa préface à la première édition de *La Méditerranée* :

Je pense que la mer, telle qu'on peut la voir et l'aimer, reste le plus grand document qui soit sur sa vie passée. Si je n'ai retenu que cette leçon de l'enseignement des géographes qui furent mes maîtres en Sorbonne, je l'ai retenue avec une obstination qui donne son sens à toute mon entreprise.

L'essentiel du décalage vient cependant d'ailleurs, du rôle de la science géographique elle-même, dont le statut presque marginal dans l'enseignement d'aujourd'hui n'a rien de commun avec ce qu'elle représentait alors. Le voilà pour la première fois à pied d'oeuvre avec ce qu'elle lui a apporté.

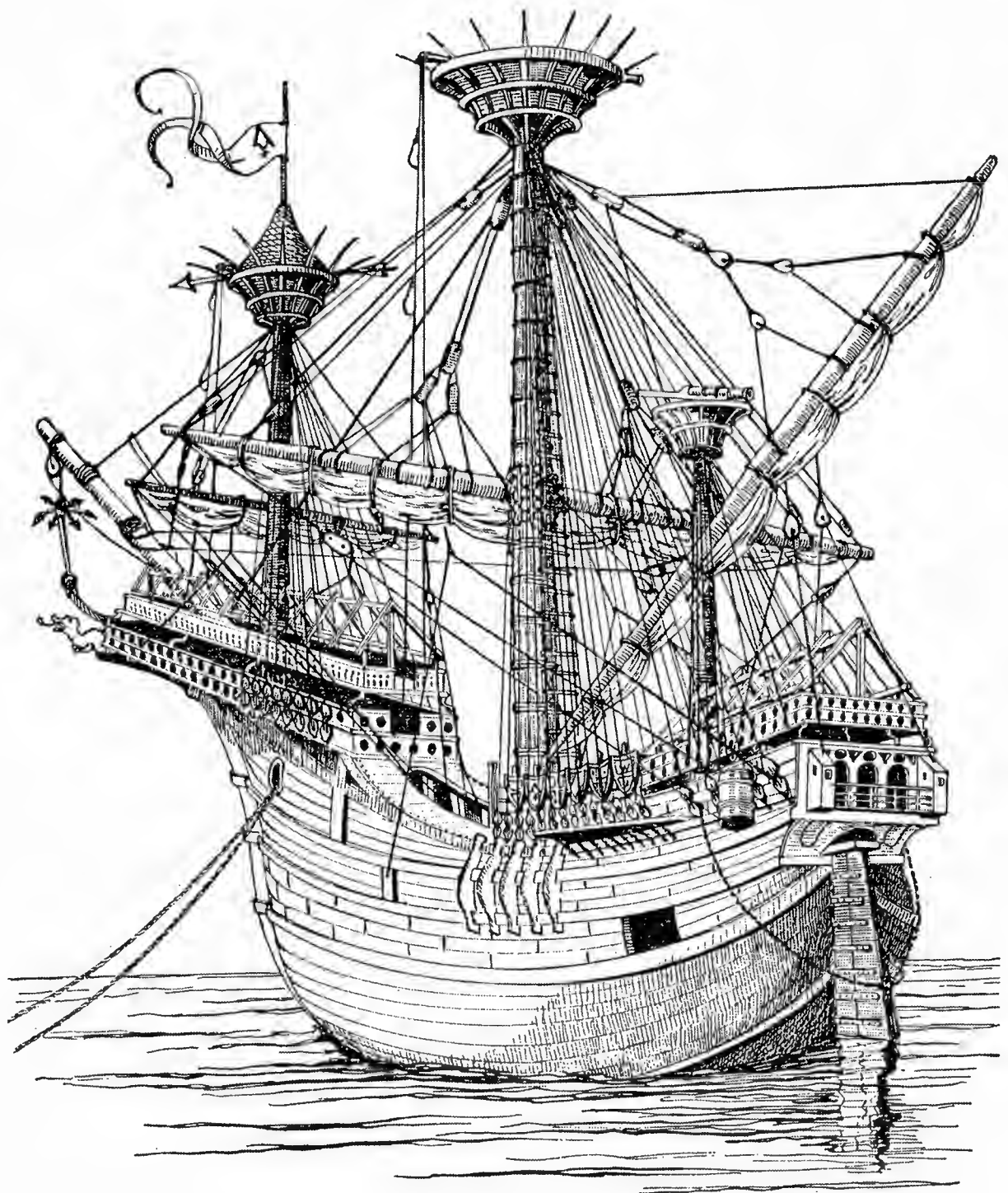
Et c'est là ce qui creuse le plus grand fossé entre ce jeune agrégé et ceux d'après 1960, quand une géographie racornie s'est vue réduite dans leur formation à la portion congrue. Que ce passage hors des livres et des habitudes ait coïncidé avec

l'éblouissement de la découverte du monde subtropical a sans doute compté lointainement, plus tard, dans la conception de *La Méditerranée*, mais cela ne prend toute son importance qu'à l'intérieur même de la position privilégiée qu'avait alors la géographie.

Pour qu'un lecteur de notre fin du XX^e siècle¹ puisse remettre ses pas dans ceux du jeune Braudel de 1923, il faut un changement d'outillage mental qui, en ce domaine, dépasse, et de très loin, ce que les trois quarts de siècle qui les séparent nous laisseraient attendre. Disons, pour aller au plus direct, que la géographie est, à ce moment-là, pour qui a l'esprit ouvert comme lui, contrairement à une histoire qui ressasse et remoud de vieilles affaires, la science de pointe. Elle jouit depuis la fin du siècle précédent, grâce au règne de Vidal de la Blache, d'un immense prestige, non seulement national, mais international. Elle le mérite largement, parce qu'il n'est pas exagéré de dire qu'elle joue en ce temps-là, dans le passage de l'histoire vers les sciences humaines naissantes, le rôle de ferment intellectuel, de modèle de structuration qu'occuperont la linguistique et l'anthropologie au début de la seconde moitié du XX^e siècle.

Sur le plan personnel, le sentiment de renaissance s'applique aussi à sa vie privée. En septembre 1932, il épouse une jeune femme Paule Pradel qui avait été son élève en hypo-

¹. Pierre Daix écrit ce texte en 1999.



khâgne et dont le père était colon à Tiaret dans l'Oranais. « Richesse, consolation, talisman, c'est un visage qu'emplit un merveilleux sourire ». Comme il le dit dans une page de son journal, c'est pour lui une expérience sentimentale et intellectuelle bien accordée à la Mer Intérieure qui l'occupe tant à cette époque. Il collectionne les sensations et photographie les images de la mémoire historique des archives — La vie de Braudel est si riche, si remplie, que quelques pages ne sauraient suffire. On ne peut qu'en donner une idée et susciter une recherche plus approfondie en donnant une bibliographie.

En effet, la géographie lui offre, bien avant que le mot fasse fortune, le « modèle » d'une science confrontant l'activité des hommes à des phénomènes faisant intervenir des durées très différentes.

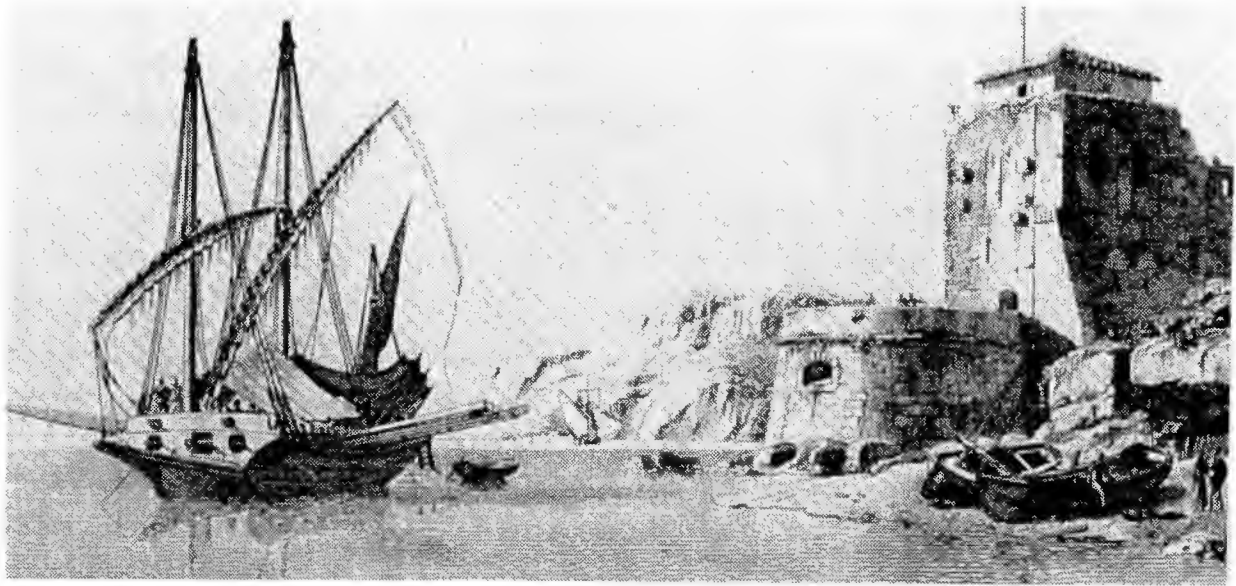
Alliée à la géologie, la géographie fournit ainsi les preuves palpables de la chronologie moderne du processus d'humanisation. Et la découverte de la radioactivité par Becquerel, en 1896, apporte dès 1906 les corrélations des désintégrations des radioéléments naturels aux datations géologiques qui cessent d'être hypothétiques. C'est ainsi que la géographie, qui exploite les avancées de la géologie, devient le modèle — au sens que le structuralisme, cinquante ans plus tard, donnera à ce mot — des bouleversements de la compréhension de la durée. D'abord pour les historiens qui l'ont pleinement à leur programme d'études. Un modèle qui ne sera naturellement perçu par Braudel

que peu à peu, après des années de réflexions et d'observations.

Essayons tout de même de préciser. Non seulement la géographie est en train de faire sa révolution, mais elle commence d'apporter des éléments vérifiables, d'une exactitude jamais atteinte, à la protohistoire. C'est donc une extraordinaire machine à remonter le temps, et elle va alors faire image, par ses méthodes, dans le renouvellement de l'outillage mental. Ce fut bien là un saut qualitatif intellectuel majeur, la rupture irréparable avec toute la conception antérieure de l'homme, de son histoire et de ses relations à l'histoire de la Terre.

Certes, le jeune homme qui aborde physiquement la Méditerranée n'en est pas encore là, il n'a même encore pas idée qu'il écrira un jour *La Méditerranée* et d'une certaine façon annexera la géographie à sa façon de traiter l'Histoire, mais en ce moment crucial où il est pour la première fois livré à lui-même, il doit à la géographie d'être disponible. Il connaît tout ce qu'on devait connaître pour passer ses examens et concours sur la conquête de l'Algérie, mais il ne songe pas à mettre ce bagage en cause — tout au plus le développera-t-il — et ce n'est pas sur cela qu'il va enquêter, mais sur ce qui le dérange, ce qui modifie ses idées. C'est-à-dire sur l'espace.

Il est entré dans un nouvel espace, un espace inconnu, dont les coordonnées n'ont plus de rapport avec celles de son



Demi-galère par l'avant

Barrois. Certes, il se laisse griser par la nouveauté, absolue pour lui, l'éclat de la lumière, la chaleur, les couleurs autres, qu'il dira fixer dans leur « brutalité » plus longtemps que d'autres pour s'en imprégner, à cause de son regard de myope.

Il voit aussi des côtes dont il essaie d'imaginer la configuration quand la mer était cent mètres plus bas, à la fin de la dernière glaciation, quand homo sapiens s'affairait déjà là où justement les glaces n'avaient jamais avancé. Et il ne peut s'empêcher de rêver aux communications que le rétrécissement des distances maritimes dû à cette gigantesque dénivellation facilitait entre les hommes.

C'est parce qu'il a cette dynamique de l'espace en tête qu'il va faire le meilleur usage de ce dépaysement que lui infligeait l'Université. Il va s'apprendre non seulement à considérer l'Hexagone de loin, mais à l'envers, comme il aimera à dire, à partir d'un autre rivage où la vie et l'histoire n'ont pas le même rythme et, au

bout du compte, où l'espace historique n'a pas la même configuration.

Il y est aidé parce qu'il va se découvrir, notamment sur les Hauts Plateaux d'Algérie, un homme de cheval, un bon, un excellent cavalier. Il le tient de son enfance paysanne d'avant 1914, mais il est doué.

Cela lui apportera pour l'appréhension du passé, disons du XV^e siècle qui va devenir son terrain de prédilection, une mesure du changement des distances et, par-delà, de la géographie vécue, qu'il mettra magistralement à l'œuvre dans la thèse où il va jeter toute son expérience : *La Méditerranée*. Il est encore très loin de la concevoir, mais, sans le savoir, il la vit déjà.

C'est bel et bien Braudel qui a fait de la Méditerranée un espace autonome d'histoire. Il y a passage, non point seulement d'un sujet à un autre, d'une façon traditionnelle à une façon excentrée et novatrice de traiter la même période, mais

passage d'une conception focalisée sur des décideurs et des événements à une autre où c'est l'histoire, disons grossièrement, dans son autonomie, qui fait surgir, qui propulse sur le devant de la scène, aussi bien ce qu'elle fait, à cette période de la géographie, de telle ville, telle route, tel port, que le rôle que jouent en elle les percées techniques, telle construction de navire, telle invention bancaire, sans oublier les catastrophes climatiques ou biologiques, par-dessus ce qu'on lui attribuait de spécifique: les décisions, les actions humaines du moment.

Une semblable reconstruction fait de la Méditerranée à une époque de crise, c'est-à-dire d'un espace, d'une dynamique de géographie humaine dans ses expressions économiques, culturelles, politiques, le lieu où interagissent les différentes durées qui fondent l'histoire. « Un complexe de mers promu à la dignité de personnage historique », écrira Febvre en 1950. Mais Braudel ne pouvait percevoir ce passage-là avant de savoir où il menait, c'est-à-dire avant de l'avoir franchi par son exposé même. D'où la date de 1941 qu'il nous donne et que nous allons vérifier. Il dira fort bien à Bringuier:

Je ne pouvais pas présenter la Méditerranée comme j'aurais présenté un personnage quelconque. J'ai été condamné à inventer comment aborder cette histoire qui est une histoire monstrueuse, l'histoire de la Méditerranée. La Méditerranée m'a poursuivi. Cette autre façon de voir, je l'ai com-

prise de mieux en mieux avec les années. C'est comme si j'avais mieux compris l'effort auquel je m'étais livré pour parler de la Méditerranée...

La Méditerranée qui va véritablement l'obséder puisque, pendant la guerre, interné à Lubeck, il va écrire le premier « jet » de son livre majeur *La Méditerranée et le monde méditerranéen au temps de Philippe II*. Elu au Collège de France en 1949, Braudel ne sera jamais professeur à la Sorbonne mais il crée la VI^e section des Sciences Sociales qui deviendra l'École des Hautes Etudes des Sciences Sociales, dirigera les Annales fondées par Lucien Febvre et écrira, indépendamment de ses oeuvres majeures, de nombreux essais et articles. Mai 1968, le met en porte à faux. Bourgeois pour les étudiants, il est suspecté par d'autres d'avoir fomenté la révolte. Après cela il s'éloigne un peu de la scène intellectuelle du pays et se consacre à ses travaux et ses conférences à travers le monde. Elu à l'Académie Française en 1985, il meurt quelques mois plus tard, à Saint-Gervais. ■

Pierre Daix est l'auteur de nombreux ouvrages sur la peinture, dont :
La vie de peintre de Pablo Picasso
Editions du Seuil 1977
Dictionnaire Picasso.
Robert Laffont (Bouquins) 1999
Pour une histoire culturelle de l'art moderne. De David à Cézanne.
Odile Jacob 1999.

Hermès et Calypso — Homère. Tanger — Paul Bowles.

Tétouan — Jean-Paul Miège. La mer adorable — Louis Bertrand.

La patrie de sel — René-Jean Clot. La mer à Oran — Albert Camus

La pêche aux éponges — Myriam Harry

Hermès et la nymphe Calypso*

Ulysse au plus profond de son périple a atteint l'île Ogygie, où vit la nymphe Calypso qui le retiendra prisonnier durant sept années. Les dieux de l'Olympe lui envoient Hermès qui ordonne à Calypso de le délivrer. Voici l'arrivée du messager divin

Sans tarder, il lia sous ses pieds les belles sandales immortelles, en or, qui le portaient sur l'élément liquide ou sur la terre immense, aussi vite que les souffles du vent. Il prit la baguette, dont il endort, s'il lui plaît, les yeux des hommes, et en éveille d'autres de leur sommeil. Cette baguette aux mains, le fort Argiphonte prenait son vol. Ayant traversé la Piérie, il se laissa tomber de l'éther sur la mer; puis il s'élança au-dessus des flots sous la forme d'un goéland, qui, dans les replis dangereux de la mer inlassable, chasse les poissons, en mouillant ses fortes ailes dans l'eau salée. Sous cet aspect, Hermès se laissa porter par les vagues innombrables. Mais, quand il eut atteint l'île lointaine, il sortit de la mer violette et, sur la terre, il allait, jusqu'à ce qu'il eût gagné la grotte spacieuse, où habitait la nymphe aux belles boucles. Il la trouva chez elle.



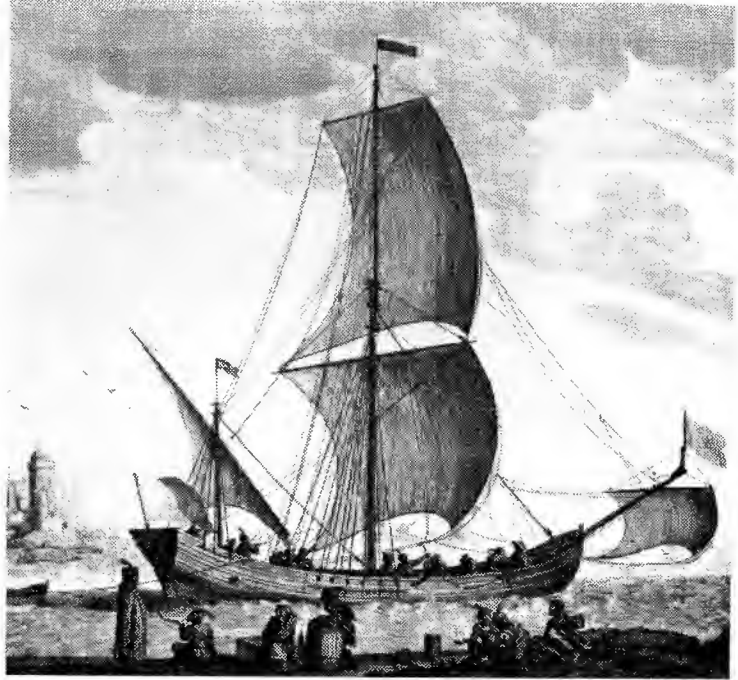
Ulysse échappant à Polyphème.

*Homère — *L'Odyssée*, Chant v.

Tanger l'ineffable

Paul Bowles a longtemps habité Tanger et a beaucoup aimé cette ville étonnante

C'était le moment du soir où certains objets brillent d'une clarté extraordinaire quand d'autres reposent déjà dans l'ombre. Les rues n'étaient pas encore éclairées, il n'y avait d'autres lumières que celles des rares bateaux au mouillage dans le port, qui lui-même n'était ni clair ni sombre — simple espace vide entre les maisons et le ciel. Sur la droite se dressaient les montagnes. La plus proche me fit songer à deux genoux levés sous un immense drap. Une fraction de seconde, mais avec une telle force que je sentis le choc du déplacement comme une sensation physique, je me trouvai transporté ailleurs, dans un passé lointain.



Gravure de Randon.

Tétouan,* ville andalouse marocaine

Evocation, en quelques lignes, du visage double d'une cité originale, assez mal connue, du Maroc méditerranéen. C'est non loin de là qu'Ulysse fut le captif de la nymphe Calypso. Voici ce qu'en dit Jean-Louis Miège, en introduction à son ouvrage très documenté sur Tétouan.

Il n'est de voyageur qui, découvrant Tétouan, ne découvre son ravissement. Les images surgissent à la première vision de la blanche ville dans son décor de montagnes... Alanguie dans son lit de fleurs et de feuillages, cette perle du Maroc, cette odalisque silencieuse, ignorée, rêveuse, le blanc burnous du Prophète sur la tête... Ce jeu de thèses et d'antithèses littéraires, pour convenu qu'il soit, rappelle assez justement les caractères antagonistes que fera découvrir la lente exploration historique et architecturale de la ville, à la fois extravertie, avec son large commerce, ses maisons de campagne et, repliée sur elle-même, nous la retrouverons secrète, entretenant ses traditions, rebelle et conservatrice.

* *Tétouan, ville andalouse marocaine* par Jean-Louis Miège, M'Hamma Benaboud, Nadia Erzini – Editions du CNRS.

La mer adorable*

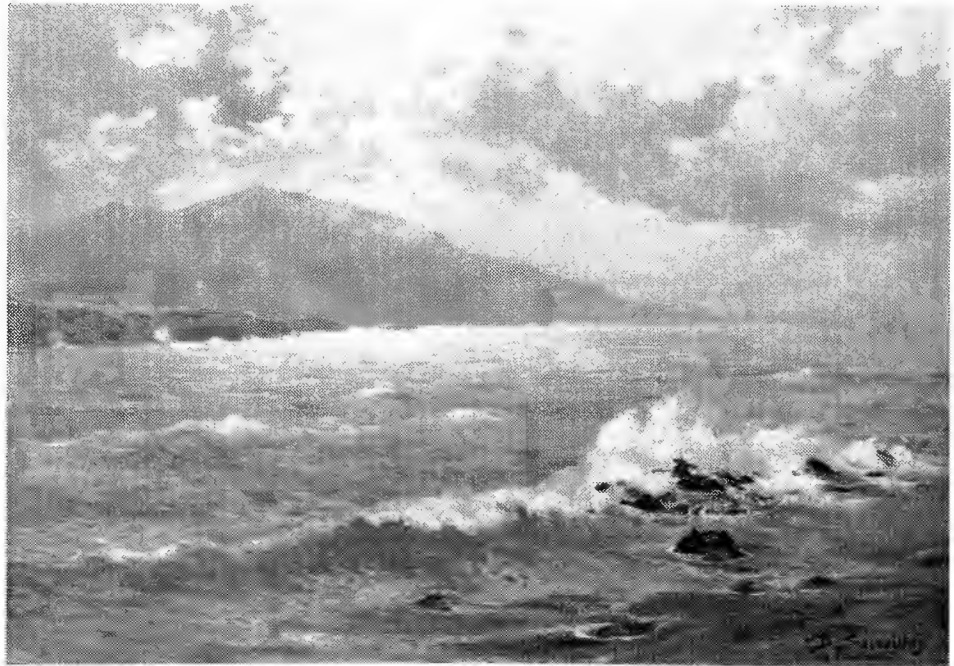
Quelques images de la mer vue de la côte algérienne vers le Chenoua

Nous allions ainsi, parmi les fleurs printanières et les lueurs épanouies du couchant. La glace unie de la mer réfléchissait les couleurs du ciel avec une insolite magnificence. La mer était adorable en cette minute. C'était une étoffe de rêve, une vaste moire miraculeuse qui eût emprunté aux pierres et aux métaux les plus rares leurs scintillations et leurs transparences et qui eût pris à toutes les aubes et à tous les levers de lune l'enchantement de leurs clartés les plus irréelles.

Sur le bord, elle avait le luisant et les phosphorescences de la nacre. Au large, frissonnait une nappe diffuse, d'un mauve indéfinissable, où se mêlaient le gris tendre des perles et le bleu spectral des lampes électriques au moment où elles s'allument ; et, parmi ces apparences liquides et chatoyantes, tournoyaient des volutes de soie blanche, qui s'embrasaient de lueurs orangées et qui, vers la zone enflammée de l'horizon, se perdaient dans une rougeur de brasier mourant.

Et tout cela s'apaisait au sein d'un grand lac de clarté, surpassant, par les jeux innombrables de ses colorations, les éclairages fantastiques des fontaines lumineuses. Sous le réseau des couleurs, on sentait la présence d'un élément mobile, multiforme et insaisissable. C'était l'hymen chimérique de l'eau et du feu, — on ne sait quoi d'éclatant, de délectable et de musical, où s'unissait la vivacité de la flamme avec la fraîcheur des vagues et la modulation sans fin des grèves marines.

* *Le livre de la Méditerranée*, Louis Bertrand – Plon – Paris 1923.



Benjamin Sarraillon, *Le Chenoua*.

Camus est à Oran



Les Oranais ont beaucoup reproché à Camus d'avoir situé son roman La Peste à Oran.

Il était pourtant très sensible à la beauté de ce décor, ville et mer confondues.

La lune s'était levée. Un ciel laiteux projetait partout des ombres pâles. Derrière eux s'étagait la ville et il en venait un souffle chaud qui les poussait vers la mer. Ils passèrent à travers les terre-pleins couverts de tonneaux, parmi les senteurs de vin et de poisson, ils prirent la direction de la jetée. Peu avant d'y arriver, l'odeur de l'iode et des algues leur annonça la mer. Puis ils l'entendirent.

Elle sifflait doucement au pied des grands blocs de la jetée et, comme ils les gravisèrent, elle leur apparut, épaisse comme du velours, souple et lisse comme une bête... Les eaux se gonflaient et redescendaient lentement. Cette respiration calme de la mer faisait naître et disparaître des reflets huileux à la surface des eaux. Devant eux la nuit était sans limite...

La Patrie de sel

C'est l'Algérie perdue de René-Jean Clot, amertume, regret mais amour extrême de la ville sur la mer.

Au sortir de la nuit les façades ressemblaient à des armures blanches gainées d'or. La mer au loin scintillait dans une étendue



René Jean Clot, *La lessive*. Alger, 1933.

vibrante, elle était un tissu suave qui allait s'enflammer d'un moment à l'autre. La belle ville! Le vitrail jaune du soleil, les murs aux ombres bleues, les carrelages rouges, tout était gai en elle! La beauté de la rade était pareille à un hiéroglyphe de sel au-dessus des terrasses roses où séchait la lessive de la famille Martinez.

La pêche aux éponges*

La Méditerranée c'est, essentiellement, la pêche au poisson mais à Zarzis ce sont les éponges que l'on traque au profond des rochers. Myriam Harry nous invite à cette partie de pêche.

Ce matin avec le vieux raïs à la pêche aux éponges. Mer saphirine, brise légère, ondes transparentes. Notre barque blanche a hissé sa voile orange. Vite nous dépassons le vieux fort espagnol, le petit cimetière maritime et les palmiers ensauvagés qui se penchent au bord de la grève pour boire l'eau salée.

Une aigrette, la tête fièrement levée, nous regarde, un oeil de biais. Un héron gris s'envole, les pattes coupées. Djerba apparaît, puis des rochers,



des rochers à grottes taraudées où l'eau tourbillonne aspirée, puis chante, chante avec une voix plaintive et ensorcelante.

- C'est toujours dans ces fonds troués, dit le raïs, que vivent les éponges. Il a sorti son seau à loupe. Assis à la proue, il l'enfonce dans la surface de l'eau.

Le mousse tient son harpon avec un geste de bel hoplite et regarde par dessus l'épaule du raïs dans le vase cylindrique. Un son guttural.

Le rameur tire ses avirons. Un autre son guttural. Le trident plonge. Un craquement dans les profondeurs et

comme un chant d'angoisse... Une chose remonte, pâle, molle et élastique. Est-ce le sein d'une Sirène? Par le trou du harpon on l'enfile dans une corde. Cela se contracte, pousse un soupir, rend un liquide blanchâtre — ô lait d'ondine! — tandis que de la roche que nous venons de quitter, s'élève une gerbe d'écume, comme une écharpe d'adieu.

Et ainsi, de récif en récif, nous naviguons. Toujours la même manœuvre: l'oeil du seau qui regarde, la secousse des rames, le beau geste antique du harponneur, la mystérieuse cueillette, et le chant tristement mélodieux de la grotte...



* La Tunisie enchantée — Myriam Harry

Dessins de Brouty

La Méditerranée en Goélette*

Georges Simenon

Peu de lecteurs attendaient Georges Simenon, l'homme des sombres intrigues et des brumes flamandes dans une aventure méditerranéenne. On ne sait guère qu'un échec dans une douteuse affaire de journalisme et son implication malheureuse dans l'affaire Stavisky sont à l'origine de ce périple maritime et de ce joli récit.

Pour la plupart des gens, Simenon se confond avec son personnage de Maigret, mais réduire l'auteur à la création de cette silhouette célèbre serait une erreur: ce serait oublier l'auteur des nouvelles et des romans psychologiques, oublier aussi le journaliste plutôt obscur, ce serait oublier surtout l'homme dont la vie tourmentée se confond avec la légende, « l'homme aux 400 livres et aux 10 000 femmes » comme il aimait lui-même à se faire appeler. Personnage excessif et souvent ambigu, il justifiait l'instabilité de ses comportements par un besoin de découvrir l'homme: « je voulais toujours découvrir autre chose, toujours partir par curiosité. » Cependant sa découverte de ce qu'il appelle « le boulevard de la Méditerranée » ne sera pas, nous allons le voir, seulement due à ce désir « d'autre chose ».

Il débute dans le journalisme de façon modeste: il tient en effet une rubrique de « chiens écrasés » dans la « Gazette de Liège ».

Quelques années plus tard et après quelques péripéties journalistiques et parisiennes, son activité littéraire devient débordante: c'est près de deux cents textes qu'il va écrire sous dix-sept pseudonymes différents, des contes galants, des romans licencieux d'une qualité qui laisse encore à désirer. Il rencontre Colette qui refuse d'abord ses textes puis lui donne des conseils et publie un conte signé « Georges Sim ». Cette collaboration sera fructueuse et toute une littérature populaire qui s'améliore et se structure, non seulement nourrit Simenon et son épouse (il a épousé Régine Renchon surnommée « Tigy »), mais l'enrichit. Il adore la vie parisienne qui lui sourit, rencontre une jeune fille qui danse dans la « Revue Nègre » et qui n'est autre que Joséphine Baker. Il en fait sa maîtresse et Tigy fait semblant d'ignorer cette liaison qui

* *La Méditerranée en Goélette ou Mare Nostrum* a été publié en 9 articles illustrés de photographies dans *Marianne* de juin à septembre 1934; Réédité au Castor Astral en 1999.



va durer trois ans ! Bref, Simenon perd un peu la tête mais lassé de l'ambiance parisienne, il décide de naviguer sur les canaux et les rivières de France. Il achète un canot de cinq mètres et, six mois durant il navigue tout en écrivant des romans et des articles. Selon une des légendes que Simenon aimait entretenir, c'est dans un port des Pays-Bas qu'apparaît dans son œuvre un nouveau personnage... un certain Maigret qui ne séduit pas d'emblée son éditeur Fayard. Néanmoins, Simenon aura gain de cause et la série des Maigret va être lancée le 24 février 1931.

Mais le romancier n'en oublie pas pour autant ses prétentions journalistiques. On le voit très intéressé par la sombre affaire Stavisky. Le mystère du double assassinat-suicide déchaîne les passions. (le magistrat Albert Prince chargé d'élucider l'affaire se serait « suicidé » lui aussi). Simenon joue au détective mais se révèle un piètre amateur, se laisse piéger par de faux

informateurs et ne sort pas grandi de ce journalisme d'investigation. Humilié par cet échec, traité de « bourrique » par des journalistes, il subit les insinuations du Tout-Paris qui lui rappelle ses origines de pisse-copie et le juge indigne de figurer au premier rang de la république des lettres. Pour se faire oublier, il se réfugie avec Tigy en Méditerranée. Il achète d'abord une maison à Porquerolles et comme l'élément liquide le fascine toujours, il s'embarque sur « l'Araldo » une goélette italienne à deux mats et qui comprend six hommes d'équipage.

*Toujours avec Tigy, il sillonne les routes de cette Méditerranée où il retrouve une existence simple, une protection contre cette rupture avec le monde des intellectuels qui l'a profondément blessé. Cependant, passées les évocations pittoresques des ports et des rivages, les reportages de « Mare Nostrum » expriment souvent avec violence le mépris des colonisateurs, la fascination devant les « peuples en mouvement, les races en ébullition ». Et puis, Simenon a toujours affirmé que la sexualité le passionnait à égalité avec la mer, une sexualité naturelle dit-il, indispensable pour s'évader de son personnage social. Cependant, autant qu'un catalogue des pratiques sexuelles et des lieux de plaisir des rivages méditerranéens, la Méditerranée en goélette se présente comme une recherche originelle, vers la densité de l'état de nature, où l'eau, le vent, la vibration de la lumière rapprochent l'écrivain d'une réalité non frelatée. Au-delà de l'ironie, de la vision cynique d'un monde interlope, on voit naître une esthétique littéraire fondée sur ce qu'il peut préserver de dense et de pur dans la condition humaine. On pressent l'œuvre romanesque aboutie, tels **Le Cercle des Mahé**, **Les Anneaux de Bicêtre** et tant d'autres.*

Marie-Claire Micoulean

Porquerolles, 23 mai 1934. — La Méditerranée c'est... La Méditerranée c'est... La Méditerranée c'est...

Je reste là, la plume hésitante, aussi embarrassé que quand, enfant, je me balançais d'une jambe à l'autre devant le tableau noir en cherchant du coin de l'oeil un condisciple pitoyable.

La Méditerranée c'est...

Et pourtant, je voudrais en donner une définition, délimiter d'avance, en tout cas, le champ de mes bavardages comme j'ai tracé sur la carte marine une ligne brisée qui va de Marseille à Messine et au Pirée, de Smyrne à Beyrouth et à Port-Saïd, de Malte en Sardaigne et à Tunis, à

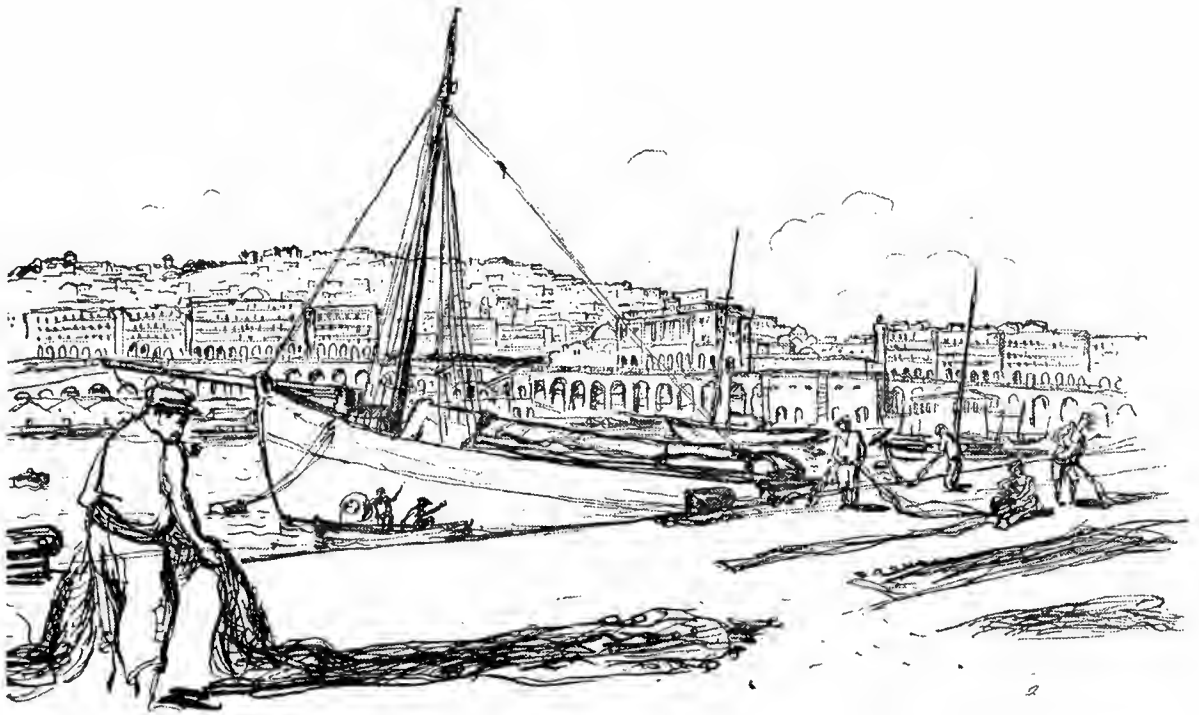
Tanger et à Barcelone.

La Méditerranée c'est...

Par exemple, sur une toile de Raoul Dufy, la Méditerranée c'est de l'eau d'un bleu de lessive, avec de petites vagues, un fouillis de voiles blanches et parfois la ligne grise d'un vapeur.

Pour la plupart des gens, la mer c'est un peu ça : des baigneurs en pyjama sur la plage, des joueurs dans les casinos, des pêcheurs dans les ports, des gens en casquette blanche sur les yachts et au loin, vers la ligne d'horizon, des paquebots qui passent.

Pour ces gens-là, la Méditerranée est très vaste, avec des contours assez flous où



Dessins de Brouty

se situent approximativement quelques repères: Toulon et son escadre, Nice et son carrousel, Naples et son volcan, le Pirée et son Parthénon, la Corse peut-être, quelque part, et de l'autre côté, les Arabes, les chameaux et le sable.

Or la Méditerranée ce n'est pas ça du tout. La Méditerranée c'est...

Si j'inventais, j'inventerais mieux, je vous assure. Ou plus exactement, je n'oserais pas inventer cela. Je trouverais quelque chose de plus neuf et de plus émouvant. Et, en tout cas, la chose ne m'étant pas arrivée, je me croirais déshonoré, après tant de romans d'aventures, d'y aller de ma petite histoire « d'eau douce qui manque ».

Vous connaissez ces histoires-là: un traître qui a percé

les caisses d'eau douce du navire, ou encore la longue accalmie qui a épuisé les réserves et l'équipage tirant la langue, s'ingéniant à fabriquer des alambics pour dessaler la mer... J'ai presque honte d'avouer que cela vient de m'arriver en Méditerranée.

Voyez-vous à peu près la distance entre l'île d'Elbe et la Sicile? C'est en somme toute la longueur de la botte italienne, le tibia, pourrait-on dire.

Or donc, voilà une douzaine de jours, nous avons quitté l'île d'Elbe avec le ferme propos de gagner Messine sans escale. Les provisions ordinaires d'eau potable me paraissant insuffisantes, j'avais acheté dix barriques qui, intérieurement garnies d'une couche de paraffine,





comme il se doit, furent remplies d'eau. Sur le pont de la goélette, on percevait des bruits inattendus rappelant la campagne bien plus que la haute mer. C'étaient les coqs et les lapins destinés au sacrifice quotidien.

Ajoutez-y des monceaux de légumes et de fruits, des salaisons et des conserves, et vous aurez une assez belle image de joie et d'abondance.

S'éveiller le matin au cocorico candide d'un poulet bien tendre... Apercevoir dans le soleil la cuisinière qui pile déjà ail et oignon... Une mer de satin changeant comme les élégantes en portait avant-guerre... Un plongeon dans la fraîcheur d'une eau sans fond et la certitude de longues, de multiples heures vides que rien ne peut troubler, pas même la gêne d'un vêtement inutile...

De temps en temps, vous marchez sur du mou qui grogne : c'est un matelot qui dort dans un coin, débraillé, la bouche ouverte comme le caleçon... Un autre, accroupi, gratte au canif la corne sous ses pieds nus... Un troisième, enjambant le bastingage, se suspend au beaupré pour satisfaire à même le pur océan des besoins élémentaires qui, du coup, se parent de poésie...

Un jour, deux jours, trois jours... Dans une sirupeuse béatitude, j'ai relu, en commençant peut-être à les comprendre, tous

mes classiques grecs, et je louche vers les latins.

On passe. La nuit tombe et nous absorbe doucement. On dort ou on ne dort pas. Cela n'a pas d'importance de dormir à telle heure plutôt qu'à telle autre.

Vous ai-je brouillé l'âme de nostalgie ? Alors, c'est le moment de vous faire un aveu : pendant toutes ces journées idéales, à de rares exceptions près, on enrage ! Cent fois j'abandonne Homère ou Aristophane pour jeter un coup d'oeil à la girouette engluée au-dessus du mât. Les matelots en font autant. Lorsque nos regards se croisent, nous poussons un petit soupir et nous nous comprenons.

Il n'y a pas de vent ! Ou bien, quand il y en a, c'est du vent debout. Imaginez cet immense cercle de vide autour de nous. La brise peut venir de partout et nous être favorable, à l'exclusion d'une étroite por-



Dessins de Brouty

tion d'infini qui est juste devant notre nez.

C'est toujours là qu'elle se niche! Il ne reste qu'à tirer des bordées. On s'en va au large, puis on revient avec l'espoir d'avoir fait un peu de chemin.

Par-ci par-là, on tombe sur une heure de bonnes risées et on en profite. Les poulets sont juteux, les lapins tendres. Justement on est occupé à en dépouiller un quand, vers cinq heures de l'après-midi, les matelots, à l'aide d'un palan, tirent une barrique d'eau de la cale.

Je devine le travail à travers ma lecture, comme je devine le sang rouge du lapin. Soudain, je fronce les narines, je lève la tête, je regarde sévèrement la cuisinière en disant :

- Il est faisandé, votre lapin!
- Pourquoi serait-il faisandé?
- Parce qu'il pue, parbleu!
- Il ne pue pas!
- Moi, je vous dis qu'il pue...

La mer adoucit peut-être l'humeur de certains. A bord de notre bateau, c'est le contraire, et nul ne supporte la moindre contradiction.

Le lapin ne pue pas. C'est l'eau qui pue, et les marins sont occupés à la jeter à la mer.

- Une autre barrique, dis-je, un peu inquiet.

Elle pue aussi! La troisième pue! La quatrième pue et les visages, tout autour, se



renfrognent. Notre provision d'eau est avariée.

A moins d'un vent miraculeux, nous en avons encore pour trois ou quatre jours de mer et, dans le vieux tonneau amarré sur le pont, il ne reste pas cinquante litres de liquide potable.

Les dix barils vidés, quelqu'un qui a bien failli se faire assommer à coups de poing, c'est un matelot qui, pour se laver les mains, l'air innocent comme Ponce-Pilate,

s'est versé, comme ça, cyniquement, deux bons litres du peu d'eau qui nous reste!

- Défense de se laver!

Je donne l'exemple! Pour les dents, il me reste trois ou quatre bouteilles de Vichy, mais il n'est plus question d'autres ablutions, ni de se faire la barbe. On lave les légumes et on les cuit à l'eau de mer, c'est-à-dire qu'ils sont écoeurants et qu'en réalité ils refusent de cuire.

- Cette nuit, il y aura du mistral, essaie de me faire croire Angelino.

Bien entendu, il n'y a pas de mistral, ni le lendemain, ni le surlendemain. D'habitude, on a parfois la distraction de voir passer un paquebot sur la ligne d'horizon. C'est fini! Ils se sont donné le mot pour nous éviter et nous sommes absolument seuls sur une mer lisse et écoeurante comme un caramel. On ne sait même plus au juste où l'on est, à force de dériver.

Remarquez que ce n'est pas tragique pour

SIMENON BIBLIOGRAPHIE

Son œuvre immense a été éditée chez –Arthème Fayard pour 31 de ses romans (de 1931 à 1933)

- Gallimard de 1934 à 1943

- La Jeune Parque (pour 3 romans 1945 – 1947)

- Les Presses de la Cité à partir de 1945
Deux éditions des oeuvres complètes, l'une aux Editions Rencontre 1967-1973, *Les oeuvres complètes*

L'autre aux Presses de la Cité, collection " Omnibus "

Tout Simenon 1988-1993

A l'Université de Liège, le Professeur Maurice Piron a créé en 1976 le Centre d'Etudes Georges Simenon.

Georges Simenon a fait don à ce centre de toutes ses archives littéraires : c'est ainsi qu'est né le Fonds Simenon.

Plus de 70 thèses sont consacrées à Simenon et à une revue : *Traces* est publiée par le Centre d'Etudes de Liège. Dans la revue *Traces*, Paul Mercier, dans un article intitulé " Maigret à travers le miroir " replace dans son contexte historique le reportage le plus mal connu de Simenon, une enquête qui a pour titre " Des crimes vont être commis... " paru dans le mensuel *Je sais tout* en mai 1934. Simenon qui vient de s'illustrer par des articles à sensation sur l'affaire Stavisky et sur l'affaire Prince, se met à jouer les Cassandre et en appelle à l'ordre public. Les amis de Simenon le prient de se mettre au vert loin de Paris, il se prépare donc à faire une croisière en Méditerranée sur l'*Araldo* . Ce reportage est reproduit dans l'article de Paul Mercier dont le commentaire est le suivant " un pas de clerc d'un reporter qui se prenait pour Maigret " !!

deux sous. Le sentiment qui domine, c'est une bonne petite rage froide qui fait que deux personnes, sur le pont, ne peuvent plus se rencontrer sans se lancer des regards venimeux.

Si Angelino me dit :

- Demain, mistral...

je ne souris plus, je ne hausse même plus les épaules. Je hurle :

- Ce n'est pas vrai ! Et d'abord, vous, vous feriez mieux de connaître votre métier ! Parfaitement ! Quand on se dit marin, on doit être capable de prédire le vent qu'il fera. La conscience professionnelle se perd, tonnerre de Dieu !

Je jure de ne pas payer les barils et peut-être même de demander des dommages-intérêts au marchand qui n'avait qu'à y mettre plus de paraffine. J'en fais même scier une, de barrique, pour prouver que le travail a été mal fait.

J'ai raison ! Et j'enrage d'avoir raison.

Pas de vent. Les courants sont contraires. Alors, furieux, je fais mettre à la mer le petit canot à moteur qui me sert pour la pêche. C'est la nuit. Il y a une grande houle désagréable. Le moteur met deux heures à partir. Mais alors, fièrement, je passe devant la goélette et je la prends en remorque.

Ça a l'air idiot. Une hirondelle qui tirerait un avion dans le ciel. N'empêche que le bateau finit par bouger. On ne fait pas plus d'un nœud. Et, pour atteindre Messine qui est là devant nous, avec son phare parfaitement visible, nous allons mettre un jour et une nuit. ■

Albert Marquet

Journal de bord en Méditerranée

« Arriver à ne pas tracer un trait qui ne soit vivant » Marquet avait fait sienne la devise du peintre japonais Hokusai. Un curieux de la vie, un amoureux du monde, il quittait souvent atelier et musées pour « aller voir ce qui bouge ». Peintre et poète, il s'est attaché à saisir « la lumière si particulière de ce midi qui l'a fasciné quarante ans durant » (comme l'a dit JP Monery, conservateur du Musée de l'Annonciade).

Au musée de l'Annonciade, à Saint-Tropez, une exposition exceptionnelle a été consacrée à Albert Marquet. Elle n'a malheureusement duré que trois mois: du 2 juin au 1^{er} octobre 2001, trop brève en effet car elle offrait de nombreuses œuvres souvent issues de discrètes collections privées, et pour certaines, jamais encore montrées.

Cet homme « du nord » (de la Méditerranée) est né à Bordeaux et ce n'est qu'à l'âge de trente ans qu'il découvre le midi de la Provence, à

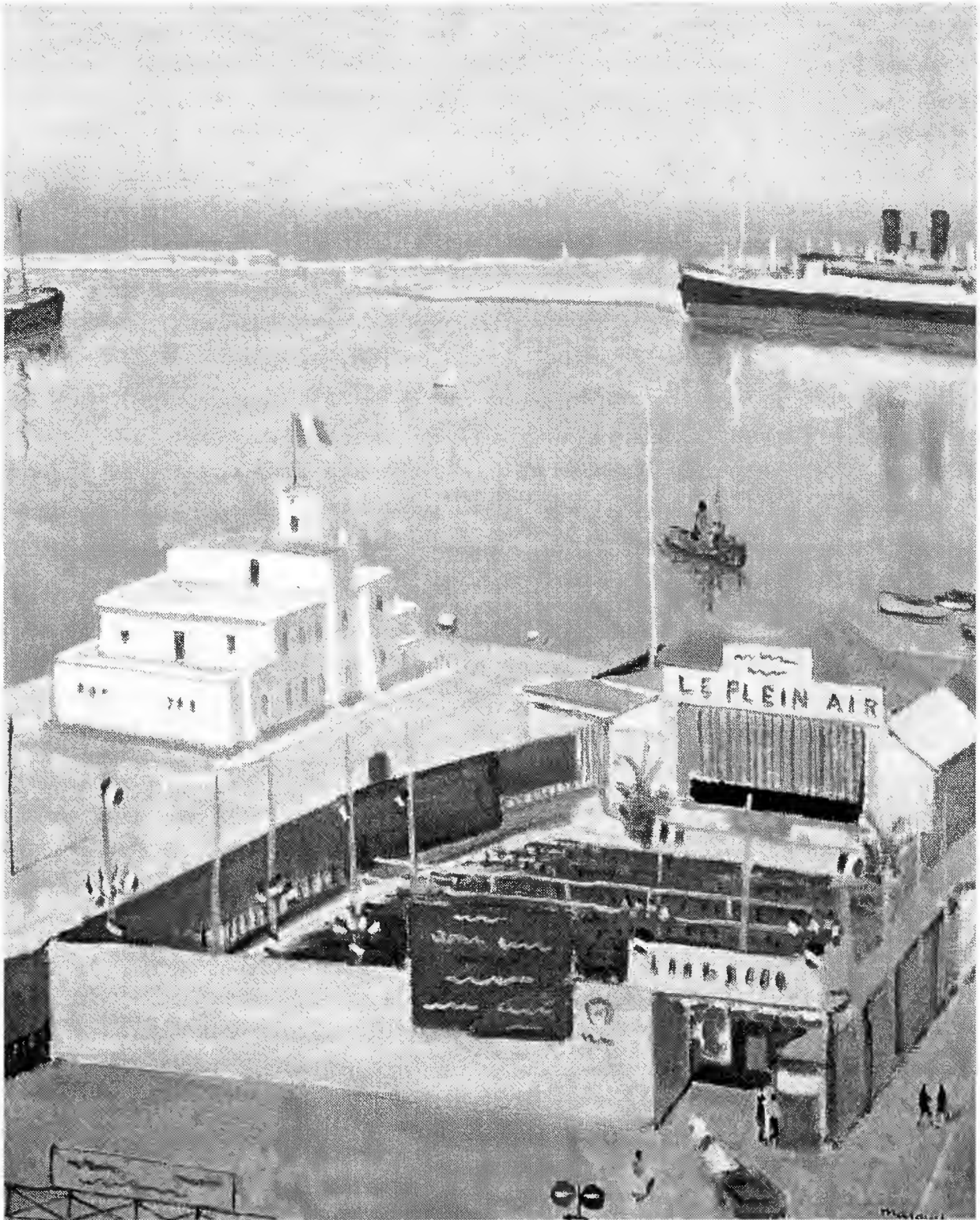
Autoportrait, 1915, collection particulière.



Saint-Tropez où il est invité par Manguin, un de ses amis peintres comme Camoin, Puy, et bien sûr Matisse, son aîné de six ans.

Curieusement, alors qu'il semble un peu saturé de la violence colorée de l'école fauve à laquelle il a appartenu quelque temps, il est tout de suite fasciné par la lumière méditerranéenne, par les jeux subtils de la correspondance de l'eau et du ciel.

Ce sera le début d'un long vagabondage sur l'une et l'autre rive, d'étapes successives et renouvelées: Agay, Naples, où il est invité par ses amis



Le théâtre en plein air d'Alger, 1942, huile sur toile, Fondation Bemberg, Toulouse.



Le port de Bougie, 1925. Huile sur toile, collection particulière.

qui veulent l'arracher au chagrin que lui cause un drame : la mort d'une mère tant aimée et si attentive à sa peinture (elle n'avait pas hésité à venir à Paris où elle tint un petit commerce pour permettre à son fils de suivre les cours des Arts Décoratifs puis des Beaux-Arts).

A Naples, il peint le Vésuve et réfléchit aux problèmes de composition que pose sa structure imposante. A l'encontre de Matisse, il va désormais se tourner vers un réalisme qui correspond au besoin vital de coller non au réel mais à la vision qu'il s'en fait. Il simplifie de plus en plus pour exprimer l'essentiel des formes que ne détruisent jamais les subtiles modula-

tions des tons. Tanger, Rabat, Marseille : la première guerre mondiale éclate. Marquet, très myope et affligé d'un pied-bot, est réformé comme Matisse. Tous deux cherchent néanmoins à prendre part au conflit mais le député socialiste Marcel Sembat qu'ils vont consulter leur fait répondre : « Peindre ! personne dans ce domaine ne peut vous remplacer ! »

Il va donc peindre ; « Le vieux port à Marseille 1916 » La masse lumineuse du bateau situé au centre du tableau irradie l'ensemble de la composition.

Le « Port de Marseille » (1918) exhale une atmosphère vaporeuse où le port enveloppé de brume est simplement évo-



Laperlier, 1938-39. Huile sur toile, collection particulière.

qué par quelques lignes qui se fondent dans la fluidité de la matière picturale.

Depuis des années, dès les premiers froids, Marquet souffre de gripes persistantes. Son médecin et ami, Elie Faure lui conseille de partir chaque hiver au soleil. C'est de 1920 que date son premier voyage en Algérie où il passe désormais plusieurs mois par an. La même année, il fait la connaissance de celle qui deviendra son épouse, Marcelle Martinet; elle l'accompagnera dans tous ses voyages et lui ouvrira le monde algérois. Alger va devenir un lieu privilégié d'étude qui lui permettra de peindre « sur le motif » des

paysages sous tous leurs angles. Il peut rester plusieurs semaines de suite devant le port ou la gare maritime d'Alger, il en saisit les moindres nuances, les moindres variations. Cependant des constantes se retrouvent dans la composition: les différents éléments, lignes verticales des mâts, des grues, lignes horizontales des quais, des bateaux amarrés sont toujours reliés entre eux par l'eau. L'élément liquide mobile et immobile à la fois lui permet de tendre vers une palette sensible, souvent en camaïeux.

Plusieurs séjours en Tunisie vont permettre aux jeunes époux de découvrir

l'enchantement de Sidi-Bou-Saïd. Cette fois Marquet va user de couleurs puissantes pour traduire la netteté de ces maisons blanches aux portes bleues et aux ferrures noires.

En 1926 à La Goulette où les Marquet s'installent pour trois mois, il peint de nombreuses aquarelles très délicates et très abouties.

La biennale de Venise le retient en 1936 comme principal exposant de la section française. De passage, il y reste quatre mois ! Contraste entre la Venise de pierre séculaire et celle des canaux, immatérielle et mouvante c'est aussi pour

On peut encore admirer au Musée de l'Annonciade en exposition permanente parmi les Derain, Matisse, Dufy, Dunoyer de Segonzac, Bonnard, Vuillard, Picabia, les œuvres suivantes :

Saint-Tropez, les maisons du port, 1905, huile/toile 50x61 cm

Saint-Tropez, le port, 1905, huile/toile 65x81 cm

Port de Marseille, 1918, huile/toile 65x81 cm

Sète, le canal de Beaucaire, 1924 huile/toile 65x81 cm

Paris, quai d'Orléans vu du quai de Béthune vers 1930 huile/toile 65x81 cm

Port de Boulogne 1930 huile/toile 65x81 cm

Port d'Alger, 1935 huile/toile 65x81 cm.



La Goulette, 1926. Collection particulière.

lui le contraste mélancolique entre le temps immobile et l'heure qui s'enfuit.

Une année à Toulon et surtout à Porquerolles et c'est la recherche d'une gamme de gris mêlés aux blancs et aux ors qui donnent à l'eau une incroyable limpidité.

En 1940, Marquet signe l'affiche de protestation des artistes et intellectuels contre le nazisme et pendant la guerre son épouse et lui résident en Algérie où ils accueillent dans leur propriété de nombreux Français, parfois inconnus, souvent sans ressources.

De retour à Paris après la guerre, il se lance dans la lithographie en couleurs, expose de nouveau (au Salon de la Marine, à la Galerie Couleur du Temps, à la galerie Charpentier.). Puis, de nombreuses expositions ont lieu à l'étranger, Lausanne, Bruxelles, Rome, Berlin. ■

Janine Sicaud

Sa femme publiera un très beau livre sur lui chez Robert Laffont en 1951.

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

Lyautey, maréchal de France

Présenté par le général Charbonneau, Nouvelle édition de l'ouvrage publié en 1954 par *Les Cahiers Charles de Foucauld* sous le même titre. 17 euros + 4 euros pour frais d'envoi, chez le colonel de Boisboissel. La Pommeraye, 11 Impasse Albert Camus 78580 Maule. L'ouvrage comprend cinq parties faites de plusieurs articles et s'échelonnant par ordre chronologique : la période de *formation*, celle de *l'action*, puis une période appelée *au soir d'une grande existence* et enfin, *Lyautey intime et témoignages pour l'histoire*. « L'originalité de ce volume... est sans doute de le présenter sous tous ces aspects si divers et, pour atteindre ce but, il m'a paru indispensable d'obtenir le témoignage du plus grand

nombre de ceux qui ont eu vraiment la chance de pouvoir le servir ou l'approcher aux différents stades de sa carrière si remplie... La personnalité de Lyautey dépasse largement le cadre du Maroc : ce n'est pas Lyautey le Marocain ou même l'Africain que nous avons voulu mettre sur un piédestal, mais Lyautey tout court, c'est-à-dire un très grand Lyautey, ou mieux encore un très grand homme ». C'est le général Jean Charbonneau, maître d'œuvre de l'ouvrage, qui a écrit ces lignes dans un excellent avant-propos, faisant une bonne synthèse des textes et témoignages. Parmi ces textes, on peut trouver ces mots écrits par le maréchal Juin faisant allusion au départ de Lyautey du Maroc à la suite d'une disgrâce injustifiée. « Rentré à Paris et ne trouvant plus d'objet à sa

dévorante activité, Lyautey connut des jours sombres... Il ne se doutait pas que sa légende, indifférente à un événement fortuit et vite oublié, n'avait cessé de grandir et que, pour tout le monde, il était l'homme qui, après avoir fait le Maroc, l'avait sauvé par deux fois. En 1927, il était nommé Haut Commissaire de l'Exposition Coloniale de Vincennes. Ce lui fut une douce réparation et l'occasion d'une éclatante rentrée en scène ». C'est ainsi l'occasion de connaître ou de découvrir une partie moins « célèbre » de la vie du maréchal. Dans le chapitre consacré à Lyautey intime, nous avons eu plaisir à lire l'article du général Yves de Boisboissel sur le maréchal Lyautey. Nous avons consacré au général de Boisboissel une biographie dans nos Cahiers d'Afrique du Nord, écrite par son fils, le colonel de

Boisboissel. « Rien de vraiment grand ne se fait sans une parcelle d'amour » avait coutume de dire Lyautey. Cet ouvrage qui lui est consacré en est une preuve.

Le livre blanc de l'armée française en Algérie,

ouvrage collectif – Editions Contretemps, 12 Avenue Général Leclerc 75014 Paris, 30 euros.

Il est très difficile de caractériser, de définir, en quelques mots, un pareil ouvrage. On peut dire qu'il réussit à la fois à ne pas utiliser la langue de bois et à être assez objectif, ce qui est une vraie gageure. C'est aussi et surtout un livre de référence qui donne des réponses à des questions essentielles, à des attaques injustes et qui révèle un certain nombre de faits, la plupart du temps occultés. L'ouvrage commence par une préface-manifeste des 328 officiers généraux ayant servi en Algérie: « Officiers ayant servi en Algérie de 1954 à 1962, en notre nom et au nom de tous les hommes que nous avons commandés, morts et vivants, nous voulons apporter notre témoignage sur le rôle

de l'armée à cette époque. Cela dans le double but de dépassionner les débats et de rétablir la vérité historique, masquée aussi bien par les provocations que par leurs exploitations médiatiques. Nous tenons à affirmer que ce qui a caractérisé l'action de l'armée en Algérie, ce fut d'abord sa lutte contre toutes les formes de torture, d'assassinat, de crimes idéologiquement voulus et méthodiquement organisés. C'est cela la vérité et non le contraire. Le minimum de justice que l'on doit à tous les innocents massacrés, c'est de ne pas confondre l'ordre des victimes et des bourreaux ». Et encore, « la campagne contre l'action de l'armée française vise à donner aux jeunes français l'horreur de leur propre pays ». Les deux premiers articles sont consacrés – l'un au général Aussarresse, ses « révélations et ses aveux sur la torture et l'autre au commandant Hélie Denoix de Saint-Marc qui dénonce le « mensonge organisé, martelé, monstrueux » dont les officiers ont été victimes. Plusieurs articles expliquent ce que fut réellement la guerre d'Algérie (une guerre successivement gagnée et perdue).

Sont évoquées aussi les diverses attitudes, porteurs de valises, écrivains et avocats pro-FLN, en contrepoint, les généraux du putsch, la conduite héroïque des officiers et des SAS, les Harkis. L'ouvrage se termine par un chapitre intitulé *la désinformation à l'œuvre*, la presse écrite et radio, le cinéma et les livres scolaires. Un témoignage de Vladimir Volkoff termine cet ouvrage. De très nombreuses photos illustrent les propos où nous retrouvons les signatures du général Faivre et de Jean Monneret.

Algérie, les romans de la guerre

Textes choisis et présentés par Guy Dugas

Omnibus – 23,80 euros.

Guy Dugas intitule la présentation de son anthologie: « Dire la guerre en la vivant ». Et pour illustrer son propos, il a choisi les écrivains suivants et leurs romans: Marcel Moussy, *Les Mauvais sentiments*, (1954) Malek Haddad, *La dernière impression* (1958), Maurice Clavel, *Le Jardin de Djemila* (1958), Mohammed Dib, *Qui se souvient de la mer* (1961), Georges Buis, *La Grotte* (1961), Albert

Bensoussan, *Les Bagnoullis* (1965), Mouloud Mammeri, *L'Opium et le bâton* (1965). Ces différents romans ne peuvent pas uniformément s'intituler *Les Romans de la guerre*, en particulier celui de Marcel Moussy qui est plutôt celui de plusieurs vies, veules et ratées. Guy Dugas commence sa préface par ces mots : « Il y a deux fois vingt ans, après avoir expédié sur l'autre rive de la Méditerranée plus de deux millions de soldats, la France, par les accords d'Evian, acceptait de restituer à l'Algérie une indépendance qu'elle lui avait ravie un siècle et demi plus tôt... Un siècle de tutelle, de vie ou de malvie communes, pour le meilleur et, le plus souvent, pour le pire ». Il est surprenant de lire sous la plume d'un très sérieux professeur d'université, une pareille contre-vérité. Tout le monde sait ou devrait savoir que l'Algérie en 1830 n'existait pas, que c'était une Régence Turque à qui la France a donné le nom d'Algérie. Ce genre d'affirmation ne sert pas le but poursuivi et n'incite pas les lecteurs à faire la connaissance de ces écrivains. C'est un peu dommage.

Victor Hugo face à la Conquête de l'Algérie

Par Franck Laurent,
Maisonneuve et Larose
12,50 euros.

Cette étude est fort intéressante dans la mesure où Victor Hugo n'et jamais allé en Algérie et que ses jugements et son attitude sont essentiellement guidés par ses sentiments profondément républicains. Contrairement à d'autres écrivains qui, eux, sont allés en Algérie, il s'appuie beaucoup sur ce qu'il lit et, en particulier, il s'est attaché au sort des « transportés » de juin et de décembre qui d'ailleurs ont été plutôt accueillis favorablement par les civils d'Algérie car, dit-il, ils partageaient leur haine « pour le régime du sabre. » Contemporain de la naissance et de la première jeunesse de l'Algérie française, Victor Hugo a pu en suivre tous les épisodes et aventures, depuis la rupture des relations diplomatiques avec le dey d'Alger en 1827, jusqu'à la mise en place dans les débuts de la III^e République, sur un territoire désormais pacifié après quarante ans de guerre endémique, des principaux cadres, politiques et économiques,

sociaux et culturels, de l'Algérie Coloniale, tels qu'ils demeureront à peu près inchangés jusqu'à l'indépendance. Basée sur les textes écrits par Victor Hugo dans divers organes de presse (dont la *Revue de Paris*) ou dans la préface de l'édition originale des *Orientales* et par les textes contemporains, cette étude nous présente un aspect de Victor Hugo peu connu, éloignée de son image de poète romantique et orientaliste.

Alger de ma jeunesse

Par Jean-Charles Humbert.
Editions Jacques Gandini –
tome II, 38 euros.

L'auteur a écrit plusieurs ouvrages, la plupart consacrés au Sahara. Le premier volume de cet *Alger de ma jeunesse* était dû à Jacques Gandini et cette collection comprend déjà plusieurs volumes d'albums souvenirs : Oran, Sidi-Bel-Abbès, Mostaganem, Bône, Mascara, Relizane, Tlemcen...

« Toutes les photographies d'Alger et du Grand Alger qui sont proposées dans cet album constituent une part de notre cadre de vie et de notre mémoire. Elles confirment qu'au-delà d'une histoire mouvementée et souvent tragique,

des femmes et des hommes de toutes origines ont vécu dans cette ville, l'ont connue, l'ont aimée et s'en souviennent encore. » Ce livre a pris le parti d'évoquer Alger sans les horreurs de la guerre. Trop d'ouvrages n'ont parlé que de bombes, de morts et de souffrances. Il était bon que les souvenirs évoqués fussent paisibles, à l'image des vies qui se déroulaient en Alger avant le malheur. Beaucoup de photos tellement évocatrices que la nostalgie en devient douce.

Images d'Algérie et du Sahara

Par le père Roger Duvollet
70360 Scey sur Saône – 17 euros franco de port.

Voici le tome XXIII de la collection que le Père Duvollet a consacrée à l'Algérie – 256 pages, 608 cartes postales et géographiques, de très nombreux articles sur l'Algérois, la Grande Kabylie, l'Oranie, le Constantinois, la Petite Kabylie, le Sahara. Comme dans les précédents tomes, le lecteur trouvera une foule de documents, de renseignements. Ainsi, une reproduction du journal *Le Constitutionnel* avec un article intitulé Cap sur Alger et qui

relate les journées de 1830 et aussi, un hommage rendu aux soldats d'Afrique qui se sont battus dans les Vosges pour la libération de la France. Et, pour terminer, de belles images de pétroliers de la REPAL à Edjeleh, à Hassi R'Mel et autres lieux Sahariens. Une fois de plus, nous devons remercier l'infatigable chroniqueur qui nous permet de mieux nous souvenir.

Les 91 premières années de notre Mamie,

recueil de témoignages par Laure Elizabeth et Rémi de Vulpillières – 18,30 euros, 4 avenue des Jonchères 78121 Crespières.

Partie de Dunkerque en mai 1913, cette Mamie est arrivée en Algérie où elle a vécu jusqu'en 1962. Mariée à 19 ans, elle a eu sept enfants. Enfants, petits-enfants, proches racontent sa vie, à travers joies et peines et ce sont des témoignages émouvants sur cette vie d'Algérie, vie du bled la plupart du temps. Courage, foi, confiance sont les maîtres mots de cette étonnante vieille dame.

Livres parus et qui feront l'objet d'un compte-rendu dans une prochaine chronique.

Notre place au soleil – La Mémoire du peuple berbère par Jean Dumaurier. Wynna Nat Iraten, 140 francs de port – Editions Tiresias.

Sous-préfet d'Aïn

Temouchent – La source des Chacals par Roger Mas.

L'Harmattan – 13 euros.

La Méditerranée, espace de conflit, espace de rêve par Georges Corm, L'Harmattan, 29 euros.

Soleil perdu sous le pont suspendu, une enfance à Constantine

par Guy Bensimon, L'Harmattan, 18,30 euros.

L'eau et la ville au Maroc par Béatrice Allain-El – Mansouri – L'Harmattan, 19,85 euros.

Il faut abattre la lune par Jean-Paul Mari – Editions NIL – Laffont.

L'or des collines par Jean-Michel Thibaux – Presses de la Cité.

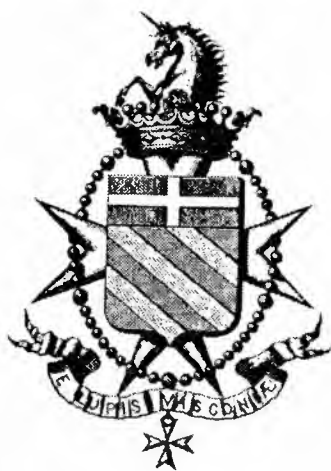
Poèmes par Viviane Delmas Coudurier.

Le Premier Homme par Albert Camus, nouvelle édition en Livre de Poche, 4,75 euros.

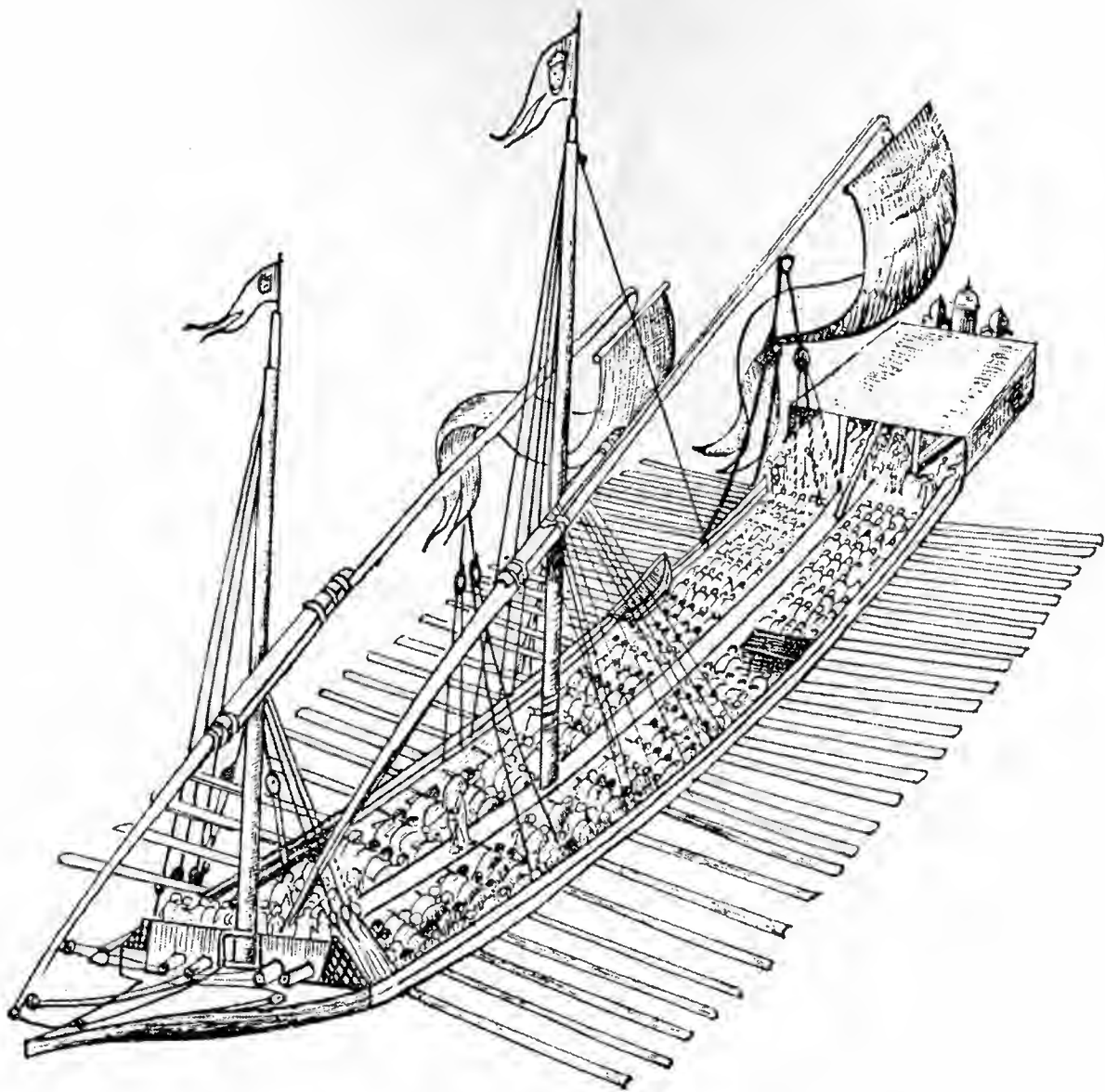
Sociologie de l'Algérie par Pierre Bourdieu – Que sais-je, 6,17 euros.

Les Equipages des Galères,* instructions nautiques

Durant cinq siècles, de la première croisade jusqu'à l'expédition de Bonaparte à Malte en 1798, les galères des Hospitaliers sillonnent la Méditerranée en maîtres face aux corsaires barbaresques de tous bords. Ceux-ci n'hésitent pas à écumer les eaux territoriales espagnoles, françaises et italiennes et c'est pourquoi l'Ordre de Malte va s'employer à faire la police de la Méditerranée « à dessein de protéger le commerce chrétien ou plutôt d'attaquer le commerce turc ». Les Hospitaliers vont entretenir en permanence une demi-douzaine de galères « officielles » soutenues par une multitude de petits bâtiments à rames ou à voiles. Chaque année, l'escadre sous les ordres du Général des Galères prend la mer pour deux « caravanes » qui embarquent une dizaine de chevaliers « profès » (ayant prononcé leurs vœux) et vingt-cinq novices qui



feront ainsi leurs classes. L'efficacité des galères de l'Ordre est remarquable et l'apparition au large des « bandières » rouges à croix blanche suffit à inspirer la terreur aux Barbaresques qui doivent être au moins trois fois supérieurs en nombre pour résister aux Chevaliers. Voici une liste des charges et qualités qui incombaient aux officiers d'une galère au temps où (1630) J.-B. de Luppé du Garrané était Lieutenant sur la « Réale » la première des galères royales empruntée par Louis XIV à l'Ordre de Malte. On en admirera la précision et la rigueur des moindres détails.



Capitaine de galère

Cette charge est de notable importance, et veut être exercée par une personne capable et intelligente, et à qui l'expérience ait donné de l'acquis; car pour bien commander une galère il faut que le Capitaine soit prudent, considéré, actif, vigilant, circonspect en toutes choses, vaillant, et par-dessus tout extrêmement diligent, étant très certain que

par la diligence l'on se garantit de beaucoup d'accidents à la mer. Il faut donc qu'un capitaine possède cette partie à un haut point.

Un Capitaine doit être respecté, aimé et craint de ses gens, afin qu'il y trouve une parfaite obéissance. Il doit aussi aimer et faire cas de ses officiers et soldats, et ne les mal traiter qu'à l'extrémité et lorsqu'ils s'écartent tout à fait de

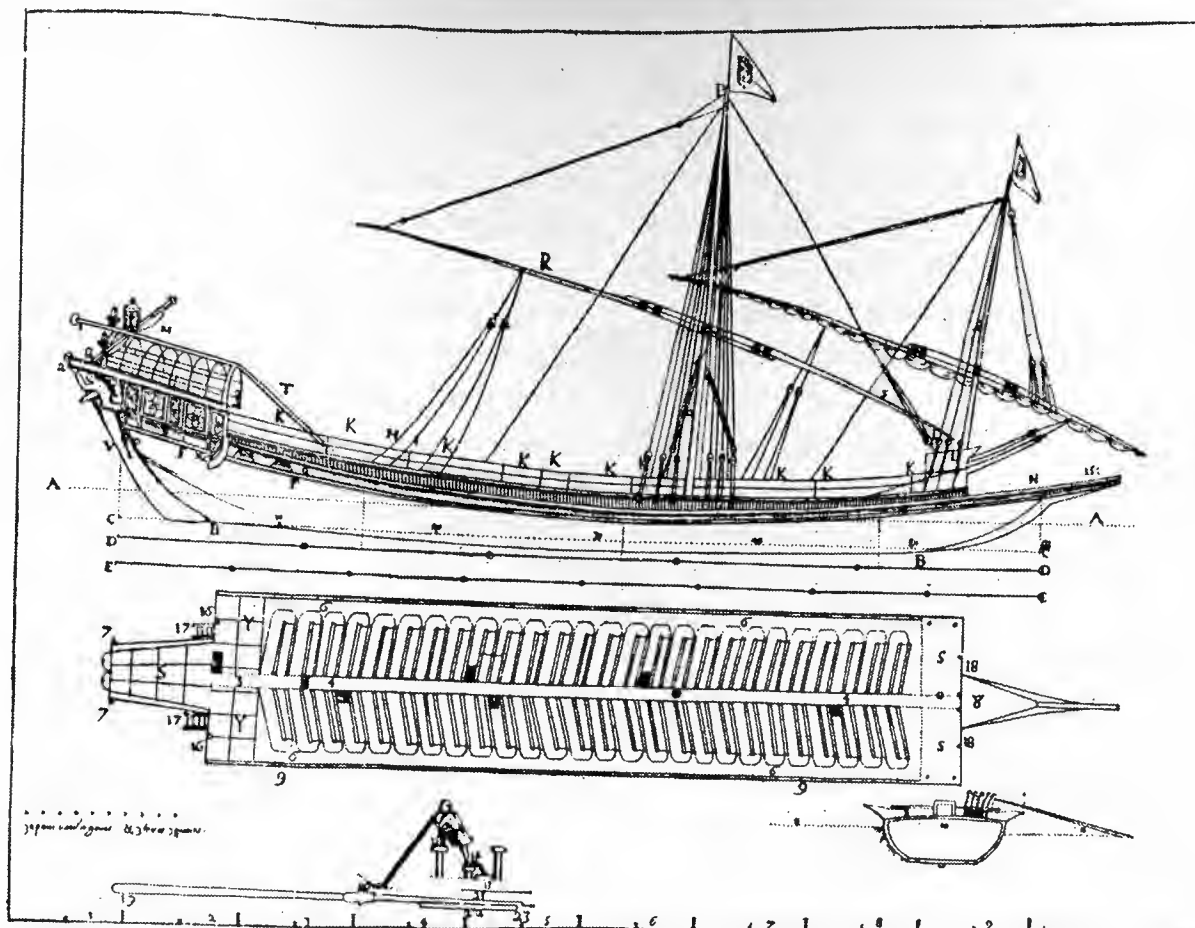
leur devoir ou se rendent désobéissants. En un mot, il doit être le père commun de tous, les faire soigner quand ils sont blessés ou malades avec toute la charité qui lui sera possible, et ne leur faire jamais rien perdre de la solde que le Prince fournit.

La chiourme comprenait des galériens d'origines très diverses: depuis les forçats criminels jusqu'aux débiteurs insolvables qui se vendaient, en passant par les « passe-volants », pauvres gueux engagés par contrat, des protestants, ou tout simplement des Turcs, prisonniers de guerre.

La chiourme maltaise était mieux nourrie que celle des galères du Roi Soleil: pour cette dernière, les forçats touchaient une écuelle de fèves (120grammes) chichement arrosée d'un peu d'huile. Sur les galères de l'Ordre, la chiourme touchait 1050 grammes de pain plus une soupe épaisse de fèves et de gruau. Marins et soldats touchaient en plus 100 grammes de viande ou de poisson sec et un demi-litre de vin. Pour l'eau, une galère ordinaire embarquait 500 barils de 50 litres soit de quoi tenir sept jours. On n'attendait pas le septième jour pour « faire aiguade » c'est-à-dire un mouillage pour se ravitailler en eau. En effet le galérien buvait un litre d'eau par heure de vogue !

Le Capitaine doit prendre grand soin de sa chiourme, la nourrir et habiller le mieux qu'il pourra, et ne pas souffrir qu'il lui soit rien retranché de ses aliments, [que ce] soit dans le travail ou dans le repos; car c'est elle qui par ses efforts et avec sa vigueur doit garantir la galère de divers périls. Au contraire, si elle est abattue et énervée faute d'être nourrie, cela peut entraîner beaucoup d'accidents. Par contre il faut aussi que les chiourmes soient tenues dans une crainte et [une] humilité rigoureuses, et leur faire sentir les châtiments à propos; car une chiourme audacieuse est extrêmement dangereuse, et [il] s'en est vu et voit tous les jours des inconvénients considérables. Car comme elle est composée de gens vagabonds, ennemis du travail, si la crainte du bâton ne les tient en haleine ils s'avilissent volontiers, et [il] ne faut pas seulement permettre qu'un esclave ou forçat dans le service ait la hardiesse de regarder un officier entre [les] deux yeux lorsqu'il lui commande quelque chose. Et parce que les chiourmes sont composées [pour] la plus grande partie de gens libertins et méchants et qui sont là pour leurs crimes, il faut prendre un soin très particulier de les faire vivre chrétiennement; et quand les voies de la douceur sont inutiles, il faut joindre celles de la force et du châtiment pour éviter que l'innocent ne périsse avec le coupable.

Il est aussi nécessaire et très important que la garde soit bien et soigneusement faite, [que ce] soit de nuit ou de jour,



naviguant ou étant à l'ancre ; et à cet effet et surtout la nuit, il faut que le Capitaine ou son lieutenant soit toujours éveillé pour voir comment les autres officiers agissent ; car quand les chefs s'endorment, tout le reste néglige le service et met volontiers la tête sous le capot.

Et comme les armements¹ des galères sont composés de diverses sortes de gens, parmi lesquels il y en a toujours d'insolents, et qu'il arrive souvent des mutineries parmi eux, ou que bien souvent ils maltraitent la chiourme ; en de telles rencontres il faut que le capitaine se montre hardi, rigoureux et sévère pour empêcher que personne ne perde le respect.

Le Capitaine ne doit point souffrir les blasphèmes ni discours impies parmi

ceux qui sont sous sa charge ; car tout lieu où la crainte de Dieu ne réside, il faut absolument qu'il périsse.

Le lieutenant doit, par ordre de son Capitaine, dresser quatre escadres de soldats, avec chacune son caporal et son lanspassade² qui prendront le soin de poser leurs gardes et sentinelles lorsqu'on ne naviguera point et qu'on sera à l'ancre, ainsi qu'il leur sera ordonné par leurs officiers majeurs, ce relevant [relevant de ceux-ci] tout de même que les gardes des mariniers.

Il doit aussi répartir la marinerie en quatre gardes, ayant chacune son cap de garde et son timonier, qui est celui qui, suivant l'ampoulette³, doit conduire la justesse des gardes pour les changer cha-



cune à son heure; et c'est au Comite de prendre garde que les mariniers soient attentifs et diligents à leur service, et les gardes du jour pour les mariniers se font en la même sorte.

Parmi le nombre des mariniers, il en faut choisir un pour patron du caïque, qui soit pratique du métier et robuste pour le travail; car il a sa bonne part de la fatigue qui se prend pour le service ordinaire de la galère.

Je trouverais aussi très à propos que, le caïque étant dans la galère, d'y loger pendant le combat six mousquetaires des plus adroits et de ceux qui savent bien canarder et vider diligemment une bandoulière⁴. Car ce poste est avantageux et peut faire bon effet, et si le besoin portait [imposait] de mettre le caïque à la mer, les mêmes mousquetaires se logeraient aux arbalétrières que le caïque occupait. Tous les mariniers qui ne seront pas propres à manier le mousquet doivent avoir l'épée et la rondelle⁵, [des] armes d'hast ou [des] demi-piques. Le sous-lieutenant doit demeurer en coursie⁶ pour recevoir les commandements du Capitaine, les apporter à la proue suivant le besoin, tenir l'œil à ce que les soldats font, les faire pourvoir de munitions quand les leurs sont

finies, quand il y a des morts les faire couvrir aussitôt; car bien souvent cette vue effraie les soldats nouveaux, qui ne sont pas accoutumés à cette musique. Il doit aussi prendre soin de faire secourir les blessés, et le lieutenant doit aussi faire la même chose du côté de la proue.

Le prêtre qui sert une galère doit avoir la candeur et bonté que sa profession requiert. Il doit être docte, charitable, et diligent d'assister tant les gens de liberté que les pauvres forçats; car toutes les âmes sont également chères à Dieu. Il doit veiller aux confessions, célébrer les divins services aux occasions et besoins qui s'en offriront, réprimer les vices avec douceur et charité. Le Capitaine le doit appuyer de son autorité, en faire cas et le faire vivre à sa table.

Le pilote est aussi un officier considérable. C'est lui qui donne le chemin et qui trouve les routes à la mer. C'est lui qui doit savoir les ports qui sont assurés ou dangereux pour conduire partout la galère avec sûreté. Il doit savoir les écueils et bas-fonds où il navigue; car, si par son ignorance la galère périclité, il mérite un sévère châtement. Le Comite est aussi un officier très considérable dans la galère. Il est important de le



Gouvernail
de canot royal, XVIII^e
Musée de la Marine.

choisir très capable et qu'il soit bon marinier. C'est lui qui commande la chiourme, qui l'instruit à bien voguer et à faire tous les autres services de la galère; qui doit avoir soin de les faire tenir nets, et de la conservation de leurs habits. Il se doit charger des voiles, tentes, cordages, et de tout le reste des attras de la galère qui servent à la navigation, et en donner compte.

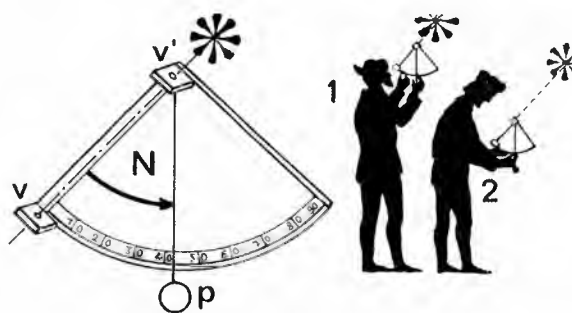
Il faut qu'il aime la chiourme et soit soigneux à la conserver, qu'il lui fasse donner les châtimens à propos et se fasse craindre d'elle, de sorte qu'elle tremble à ses commandemens; car sans cela tous les services se feront mollement. Car comme elle est composée de gens vagabonds, qui sont naturellement ennemis du travail, poltrons et fainéants, si le bâton ne la réveille et [si] la force et la crainte ne les y contraignent, ils ne feront rien qui vaille.

Il n'y a que les Comites et les Argousins qui doivent châtier la chiourme, chacun dans la fonction de sa charge.

L'Argousin est chargé de tous les forçats; s'il s'en perd par sa faute, il mérite châtimement.

Il y a un sous-argousin, un mousse et dix gardes pour garder la chiourme, et la mener et conduire aux lieux qu'il faudra pour le service de la galère.

Il n'y a que l'Argousin qui puisse ferrer et déferrer les



forçats. C'est aussi à lui d'en donner compte. C'est à lui d'avoir soin de la conservation de l'eau, et, quand il faut faire aiguade, c'est à lui de l'aller faire. Il est chargé des barils nécessaires au service de la galère. Quand il faut aller prendre du bois pour la provision de la galère, c'est à lui d'y aller. Il est chargé des instruments nécessaires pour cela. C'est lui qui a le soin de faire raser la chiourme. Il a en charge les bandières et ornemens de la galère.

Il a aussi en charge les ornemens pour dire la Sainte messe, et quand il faut aller dresser la tente à terre pour la dire, c'est à lui de le faire. Quand il meurt quelque forçat, c'est à lui de l'aller faire enterrer et

faire faire sa fosse. Quand quelqu'un a mérité d'avoir l'estrapade⁷ en galère, c'est à lui de l'attacher. C'est à lui d'avoir soin des fanaux qui veillent la nuit en galère et de faire faire la garde aux dix gardes qui dépendent de lui. L'Écrivain tient le registre de toutes les affaires de la galère. Il reçoit l'argent pour la dépense et l'emploie. Il fait tous les achats et le débit des



Cadenas, fin XVIII^e
Musée de la Marine.

vivres, et en doit donner compte par journée et par le menu à son Capitaine. Enfin il est l'administrateur de tout le ménage.

L'écrivain doit assister à la répartition des rations, pour faire distribuer à chacun ce qui lui touche, et en tenir [le] compte jour par jour, afin que le Capitaine puisse toujours savoir au juste pour combien de temps il a des vivres. Il n'y a rien de plus fâcheux dans un voyage d'importance, que d'être le premier à dire qu'il n'y a plus de vivres, car cela veut dire publier [proclamer] la retraite.

L'Écrivain doit tenir [un] registre des forçats qui entrent et sortent de la galère, avec la note de leur condamnation justifiée sur leur arrêt de condamnation, conforme au registre de contrôle de la marine du Levant, duquel le Capitaine doit avoir une copie, pour n'être pas trompé lorsque les visites pour l'élargissement des forçats se font, dans lesquelles

il se peut faire des coups de souplesse bien gaillards.

Le **Maître-canonnier** a soin de tous les attrats de l'artillerie ; [il] tient la clef de la chambre où se tient la poudre. Pendant qu'on est en voyage, il doit tenir [le] compte des coups de canon qui se tirent et de la poudre qui se distribue aux soldats. Il y doit avoir deux ou trois autres maîtres-canonniers au-dessous de lui, et lorsque le canon joue, le Cap-maître-canonnier doit conduire celui de coursie, et les autres les bastardes ou autre artillerie.

Le **Chirurgien** tient la caisse des médicaments de la galère sous sa charge pour en user selon le dû de sa profession. Il est extrêmement nécessaire qu'il soit capable et suffisant, puisque la vie de tant de gens passe par ses mains.

La **Maestrance** est composée de quatre personnes, qui mènent chacune un garçon, savoir : charpentier, remolat, barillar et calfat. Chacun d'eux fait l'office de son métier, quand il en est besoin.

LES CHEVALIERS DE L'ORDRE DE MALTE

Une très riche bibliographie dont les ouvrages les plus remarquables :

Claire-Eliane Engel *Histoire de l'Ordre de Malte* Nagel 1968

Bertrand Gallimard-Flavigny *Ordres et contrordres de Chevalerie* Mercure de France 1983

L'Abbé de Vertot *Histoire des Chevaliers de Malte* 1726

Claude Petiet *Ces Messieurs de la Religion* France-Empire 1992

Au temps des Chevaliers de Rhodes Lanore 2000

Les Derniers Croisés : l'Ordre de Malte au XVI^e siècle Editions S.P.M. 2001.

* *Les Mémoires d'un Chevalier de Malte* ;
présentées par Claude Petiet.

Editions Paris-Méditerranée 2001. ■

¹ Equipages

² (ou anspassade) bas-officier subordonné au caporal

³ Le sablier

⁴ Poires à poudre suspendues au baudrier

⁵ Bouclier rond

⁶ Passerelle au-dessus de la chiourme

⁷ Puniton qui consiste à faire tomber un condamné du haut d'une pièce de bois soit sur le sol, soit dans l'eau.

Mare Nostrum
Pastiche librement
inspiré
de Victor Hugo



Luc-Marie Bayle

Oh! Combien des ouagliounes¹, combien des salaouètches²
Qui z'ont pris l'bateau pour s'en aller chez Dache
Pis qu'dans c't'horizon, malheur y s'sont perdus!
Combien qui z'ont disparu, la mort de leurs osses...
La mer la pôvre elle a un fond, la nuit la pôvre elle a une lune.
Sous l'océan tchégate, laisse les y qu'y dorment!
Combien de maalems³ vec leurs yaouleds y sont partis!
La baffagne vinga qu'elle s'les a bougés.
Un coup de zef et adios la casserole!
Qui c'est qui connaît ça qui leur est arrivé?
Chaque vague qui passe, elle emporte qéq sogé
Une c'est la pastéra, et l'ôt c'est les pêcheurs.

Va sa'oir leur sort, pôv cabesses perdues
Dans les zétendues, rien qu'vous roulez
Du front vous tapez dans les blocs, les djoblosses⁴, la caillasse.
Oh, combien des adjouzas⁵ ridées!
Combien des ouelos et des ouelas
Que rien qu'un rêve y zavaient
Qu'oilà qui sont tombés caô dessus la plage,
A force qui z'attendent ceux qu'jamais y reviennent!

Jean Monneret

¹ gamin. ² louette dégourdi. ³ patrons. ⁴ rochers. ⁵ vieilles